

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT : }
\$2.00 PAR ANNEE. }

JANVIER 1894

ADMINISTRATION : }
63 RUE ST. GABRIEL. }

SOMMAIRE

CHRONIQUE.	<i>Mme. Dandurand.</i>	SAVOIR-VIVRE.	****
QUESTION D'ACTUALITÉ.	****	HYGIÈNE.	*****
TRAVERS SOCIAUX.	<i>Marie Vieuxtemps.</i>	PETITS COURS DE MYTHOLOGIE.	***
LES ASSOCIATIONS FÉMININES A MONTRÉAL.	****	ICI ET LA.	**
L'INFLUENCE DE LA FEMME.	<i>Jules Simon.</i>	LA MODE.	*
MME DE STAEL ET NAPOLEON.	<i>Sainte Beuve.</i>	CUISINE.	<i>Tourne-Broche.</i>
DANS LE MONDE ARTISTIQUE.	<i>Métore.</i>	UN CONTE.	<i>Edgar Poe.</i>
ANTIGONE AU THÉÂTRE FRANÇAIS.	<i>Francisque Sarcey.</i>		

Chronique

1er Janvier 1894.

Nous avons remarqué que nos confrères prennent occasion du changement de page dans le livre du Temps pour faire des souhaits à leurs abonnés.

Ils se soumettent aussi à l'obligation établie de rappeler au public oublieux les bienfaits dont ils l'ont comblé dans les douze mois passés, et de se féliciter—à bon droit sans doute—des progrès qu'ils ont fait faire à l'humanité.

Le COIN DU FEU comme un nouveau venu observe timidement ses devanciers pour imiter leurs mouvements et suivre leurs bons exemples.

Nous souhaitons donc à chacun de nos intelligents lecteurs—cet adjectif nous fait pour le moins autant d'honneur qu'à eux—prospérité et longue vie. Prière de ne pas soupçonner à ce dernier vœu un motif intéressé.

Quand nous arrivons au second article du programme qui est de se louer des prodiges accomplis, nous sommes bien embarrassés. *Sans comparaison*, comme on dit vulgairement, notre situation à l'égard de nos grands frères est celle de cette petite pensionnaire qui faisait son examen de conscience à coté d'une compagne aînée. Toutes deux, se défiant de leur mémoire, écrivaient leurs péchés; mais tandis que la dernière avait avec facilité noirci deux pages, son innocente voisine

n'était parvenue qu'à griffonner deux misérables lignes. Troublée, tourmentée, dépitée de ne pouvoir rien ajouter à ce maigre commencement, la candide enfant qui regardait du coin de l'œil le manuscrit de son amie finit par la supplier :—Prête m'en donc un peu, lui dit-elle d'un ton insinuant.

Je raconte cette petite anecdote, naturellement, pour qu'on l'interprète à rebours. Ce que nous voudrions emprunter à nos aînés ce ne sont pas des méfaits, puisqu'ils sont incapables d'en commettre, mais quelque exploit digne de mention.

Tout ce dont nous pouvons nous féliciter, cependant, c'est, d'abord, de l'accueil sympathique et même chaleureux que nous avons reçu du public et de la grande presse de notre pays.

Donner quelques bons conseils empruntés à l'expérience de nos sages conseillers et conseillères; instruire les mères de familles, qui n'ont pas toujours le loisir de lire les grands journaux, et les jeunes filles qui n'en ont ni le goût ni l'habitude, des événements saillants de l'histoire contemporaine et des nouvelles du monde artistique; donner un traité de savoir-vivre avec de précieux enseignements sur les soins hygiéniques qui préservent et la santé et la beauté; chercher à communiquer le goût des bonnes lectures en mettant sous les yeux de la jeunesse quelques belles pages

historiques ou littéraires ; semer quelques idées utiles ; amuser l'enfance en lui apprenant quelque chose ; aider la ménagère dans les soins et l'arrangement du *home*, recueillir les échos du monde élégant, afin de satisfaire la curiosité de nos lectrices—telle était en somme notre programme.

Au prix d'un travail acharné, et avec une bonne volonté que rien n'a pu abattre, nous avons tâché d'en remplir les promesses. L'indulgence et les encouragements ne nous ont pas fait défaut au milieu des difficultés de nos premiers pas dans une carrière difficile.

Nous commençons vaillamment notre seconde année et l'expérience acquise, je l'espère, nous rendra plus dignes de la bienveillance de nos lecteurs.

Il nous est loisible de dresser maintenant le bilan de l'année 1893, qui vient de disparaître, nous laissant ses deuils et ses ruines avec le souvenir de quelques moments heureux et la semence d'espoirs nouveaux dont elle ne verra pas l'échéance.

Elle nous a donné dans l'Exposition Universelle de Chicago une apothéose du Progrès. Les sciences industrielles n'auront pas été les seules à profiter de la grande revue internationale. Une foule d'idées fécondes y ont été soumises et discutées au milieu des réunions de penseurs, d'hommes consciencieux et éclairés, dans un but de conciliation, d'avancement, de perfectionnement moral.

Rien que de bon, ce nous semble, ne peut résulter du rapprochement et de la fraternisation des peuples dans ces solennités pacifiques. En apprenant à se connaître, ils se haïront moins.

Depuis que le progrès, en effet, a multiplié les moyens de communication entre les différents pays de la terre ; depuis qu'une connaissance plus approfondie des langues vivantes a initié les citoyens de chaque nation au caractère et au génie de leurs voisins, un grand adoucissement a été apporté aux mœurs. Le patriotisme lui-même, subissant un tempérament, cesse d'être cette passion sauvage, le féroce appétit du sang ennemi qu'il fut naguère.

Les journaux de l'ancien monde proclament à tour de rôle que l'Europe n'entretient ses armées formidables que pour maintenir la paix.

Et positivement, sous la cuirasse de chaque soldat bat le cœur d'un citoyen pacifique qui rêve, non de carnage mais du retour au foyer et d'une vie tranquille.

La guerre de nos jours serait trop terrible entre les nations européennes. Les générations de notre siècle intellectuel et raffiné n'en pourraient souffrir le spectacle. Leur raison, plus éclairée du reste, commence à leur persuader qu'il y a, entre frères, de meilleurs moyens de s'entendre.

Tout le monde cependant aurait pu lire l'article d'un journaliste canadien, flétrissant le monstre du Progrès, il y a quelques semaines. Cet homme terrible voudrait jouer au Josué, et dire à la civilisation : Arrête toi !

En commentant la catastrophe de Santander, où des milliers de personnes ont péri par une explosion de dynamite, il conclut : *Voilà où nous mène le progrès !* S'il est conséquent, notre croquemitaine doit boudier également la vapeur, et l'électricité, et toutes les découvertes utiles qui ont amélioré le sort de l'humanité.

Quel singulier utopiste c'est donc que cet homme affligé d'un froncement de sourcils chronique. Veut-il empêcher le monde de vieillir et de subir les phases normales de son développement, ou rêve-t-il de bénéficier de tous les avantages de la civilisation sans en accepter les mauvais côtés ? La conscience scrupuleuse de notre rébarbatif confrère s'alarmera peut-être en réfléchissant que son pessimisme ressemble à celui des philosophes allemands, lesquels prétendent " que nous nous efforçons vers la mort en croyant nous efforcer vers le progrès."

S'il nous disait au moins à quelle période du passé il voudrait remonter, quel moment de l'histoire lui semble l'idéal des âges.

Il y a cent ans, trente millions d'hommes s'avisèrent un beau matin qu'ils en avaient assez d'être les jouets d'un seul homme en même temps que ses fidèles sujets, et se déclarèrent libres. Libres ! Vous vous voilez la face ? ce mot vous exaspère ?

Ce n'est donc pas les jours de 1789 que vous évoquez au milieu de vos amères réflexions ?

Eh bien, il y a deux cents ans, pendant le règne du Roi-Soleil, M^{me} de Sévigné écrivait à sa fille, de sa main mignonne, quelque chose comme ceci : —Je vois très peu notre excellent ami le duc de

Chaulnes (gouverneur de la Bretagne), fort occupé dans un coin de sa province à réprimer une révolte de paysans. Toute la semaine dernière il y a eu grande *pendaison*, et ce matin encore on en a tué deux cents...

Cette façon primitive de répondre à des misérables qui réclament justice ressemble-t-elle assez peu au *progrès* pour vous plaire? Et la désinvolture de la délicieuse marquise pour plaisanter doucement sur la foule des pendus vous paraît-elle adorable?

Ou bien, faut-il reculer encore? L'inquisition représente-t-elle l'âge d'or pour votre âme ténébreuse? Vous n'auriez peut-être pas le courage d'avouer cela. Au reste, l'auriez-vous qu'il vous faudrait encore convenir qu'à l'instar des meilleures choses de ce siècle, l'Inquisition eut ses mauvais côtés et ses innocentes victimes. Jeanne d'Arc en fut une.

Mais, je crois que j'y suis.—Oui, j'en suis sûre maintenant. Les siècles des croisades sont les temps heroïques où vous auriez voulu vivre..... Hélas, mon pauvre monsieur, il y avait encore dans ces temps bénis le feu grégeois, un ancêtre de cette abominable dynamite, une espèce de progrès qui fit cruellement souffrir l'armée des chrétiens. Seulement, je me figure que les croisés, tout en détestant comme vous la calamiteuse invention durent se dire avec plus d'esprit qu'ils voudraient bien l'avoir trouvée les premiers.

Mais si le moyen-âge ne vous satisfait pas, irons-nous chercher l'objet de vos rêves au commencement de notre ère, alors que les empereurs

nommaient leurs chevaux sénateurs et faisaient manger les chrétiens par les bêtes? La seule modification que vous voudriez apporter à ses mœurs agréables, le seul droit que vous revendiqueriez serait, je parie, que les bêtes mangeassent les infidèles.

Si enfin dans tout cela vous ne trouvez pas votre affaire, je renonce à retrograder jusqu'à Adam, en passant par Sodôme et le Déluge, pour découvrir l'éfortunée qui a mérité l'élection de votre âme mystique et douloureuse.

Voyons, soyez donc raisonnable. Résignez-vous comme tout le monde à la civilisation, et ne croyez plus parler avec profondeur quand vous faites des remarques prud'hommesques sur le Progrès.

∞ Celles qui me font l'honneur de me lire se rappelleront peut-être qu'au mois d'octobre dernier je présentais un peu comme une utopie, l'idée d'un costume, ou plutôt d'un uniforme féminin, qui pourrait servir et à l'ouvrière qu'il dispenserait de l'onéreuse tyrannie de la toilette, sans la singulariser, et à la femme du monde pour les courses du matin, le mauvais temps et les voyages.

Le *New York Herald* est en train de vulgariser cette idée. Il offre en prix une jolie somme à l'artiste qui dessinera le meilleur modèle pour l'habillement idéal.

L'adhésion d'un journal aussi important est de nature à hâter les progrès de cette question utilitaire pour le succès de laquelle nous faisons des vœux.

M^{me} Dandurand.

Question d'Actualité

Notre grand confrère, le journal *La Presse*, nous demandait la semaine dernière de vouloir bien nous intéresser à un projet de loi tendant à la fermeture des magasins de bonne heure, et afin, sans doute, de gagner du premier coup nos suffrages, il nous disait que nos sœurs moins fortunées, qui sont dans la nécessité de travailler, béniraient nos efforts le jour où elles rentreraient au logis à une heure convenable.

On nous affirme, très glamment, que si nous adhérons de tout cœur à ce mouvement, la cause sera bien vite gagnée.

Nous avouons tout d'abord au bienveillant écrivain qui exprime sa surprise de ce que nous n'ayons jamais élevé la voix en faveur de cette idée, que jusqu'à ce jour nous ignorions le premier mot de la question.

Si nous en cherchons la raison ailleurs que dans notre ignorance de l'économie sociale, nous croyons la trouver dans le fait que nous n'entrons jamais dans un magasin après six heures, et que nous supposons qu'il y avait une classe importante de la société qui ne pouvait faire ses achats que le soir. Nous nous disions que la classe

ouvrière travaillant tout le jour devait requérir l'ouverture des magasins le soir pour sa propre commodité, quand nous voyions, surtout, les magasins des faubourgs *seuls* ouverts après six heures.

Il serait donc inutile pour nous de demander à nos lectrices de ne faire d'emplettes que le jour, car nous sommes convaincues qu'à de rares exceptions près elles n'ont jamais fait autre chose.

Cela étant, nous nous demandons dans quel champ nous pourrions bien exercer quelque influence.

Il paraîtrait que nos bénévoles conseillers législatifs ne sont pas tous disposés à adopter la loi en question. S'il est vrai que toutes les associations ouvrières se sont prononcées en faveur de la fermeture des magasins à six heures, pour l'avan-

tage de qui donc les patrons tiennent-ils les employés enchaînés à leurs comptoirs jusqu'à dix et onze heures du soir !

Et s'il y a quelque doute sur l'opportunité d'empêcher tout commerce le soir en vue des besoins de la population, ne serait-il pas juste de décréter que les magasins fermeront à six heures au moins trois jours dans la semaine, afin de permettre à tous de jouir un peu de la vie de famille et de ne pas s'épuiser dans un travail ardu ?

Les bons pères de la patrie, qui sont aussi pères de famille, puiseront dans leur raison et dans leur cœur l'inspiration qui leur permettra d'améliorer le sort du peuple qu'ils ont pour mission de protéger.

Travers Sociaux

XI

LA VIE DE FAMILLE

Il faut toujours en revenir à ressasser la même vérité. On laisse à la jeunesse trop de liberté. Il ne lui manque même pas celle de se priver de cette joie saine de la vie de famille, qui serait sa sauvegarde dans le présent, un gage de bonheur pour l'avenir, et une consolation pour la vieillesse qu'elle illumine de poétiques souvenirs.

Ainsi soit-il, devrait-on répondre en chœur à la pensée d'aussi excellents résultats.

Malheureusement, si l'on prononce cet *Amen*, c'est du bout des lèvres, sans conviction, car il ne paraît pas que dans notre société on fasse de grands efforts pour cultiver l'esprit de famille, qui cependant, je le répète, est la meilleure garantie des bonnes mœurs comme du bonheur intime des ménages.

Je défie le jeune homme qui a vécu au contact de sa mère et de ses sœurs de parvenir à faire un mauvais mari, et la sœur qui a su rendre l'intéressant attrayant pour ses frères de ne pas devenir une épouse charmante.

On va répétant que la vie conjugale n'a pas de noviciat. Ses dupes et ses victimes surtout le proclament sur un ton lamentable.

Mais qu'est-ce donc que cette intimité de la

famille chrétienne, où chaque membre élève ou abaisse, si l'on peut dire, le diapason de sa note personnelle pour concourir à l'accord général ; où la sœur exerce envers ses frères cet instinct de douce sollicitude qui est le signe prématuré de sa vocation de mère, et où le frère apprend à couvrir de sa généreuse et complaisante protection la faiblesse féminine ?

Les angles des caractères s'arrondissent au frottement quotidien ; et si, d'un côté, les plus réfractaires gagnent pour le moins des apparences honnêtes à ce bienfaisant commerce, d'autre part les natures délicates qui n'y auraient pas été assujetties ne posséderont jamais le vernis, le poli qu'il donne à notre manière d'être.

Tous les jours on entend des doléances à ce sujet. Dans une société comme la nôtre, où le fils du plus humble des citoyens peut s'élever rapidement par son instruction et son intelligence aux premiers postes et obtenir la main des femmes les plus raffinées, on a lieu de déplorer dans bien des cas certaine rudesse extérieure et les vices de formes résultant d'une éducation domestique négligée.

Ces défauts de surface chez des hommes

d'ailleurs accomplis sont comme la traditionnelle épine à la rose. Sans enlever quoique ce soit à leur mérite, ils les rendent difficiles à pratiquer. Les innombrables piqures qu'ils font chaque jour à une nature sensible, pour n'être pas profondes, n'en sont pas moins cruellement ressenties.

Je parlais "d'accord général" dans la famille. Chacun a son rôle à jouer dans cet ensemble harmonieux. Le père y doit apporter la note grave sans abuser de ces éclats tonitruants qui effarent, énervent, révoltent plus qu'ils ne soumettent. Il n'est rien de si persuasif qu'une autorité sympathique et de si puissant qu'un maître sachant sourire. Tout en réservant ses droits de haut justicier, le chef de la maison peut être l'ami et le confident de ses enfants.

La mission de la mère est une mission de paix. La paix est un don divin. Elle s'achète au prix de mille petits sacrifices journaliers surabondamment récompensés à la fin. La maison où elle règne est désignée par une appellation populaire : on dit : "C'est la maison du Bon Dieu."

Le jeune homme ou la jeune fille qui aura appris sous le toit paternel à goûter ce bien suprême : la paix, le prisa le reste de sa vie au-dessus de tous les plaisirs.

La concorde absolue au sein de la famille est l'œuvre de la mère. La première — quels que soient ses tracas et ses croix — elle doit donner l'exemple de la résignation sereine et digne. Les malheurs domestiques sont allégés des trois-quarts si les regards anxieux des petits lisent dans celui de leur mère l'expression d'un courage presque joyeux.

Ses différends avec son époux ne se règlent jamais en présence des enfants. A la table de famille à laquelle elle préside, aucune discussion acrimonieuse n'est tolérée, aucune querelle n'est vidée, et les arrêts de la justice paternelle sont réservés pour d'autres moments que ceux des repas. Ceux-ci sont de véritables agapes familiales où dans les bornes d'une tenue décente tout est gaité, abandon et liberté d'esprit.

Une mère vraiment sage sait étouffer dans l'œuf ces germes de discorde qui tendent à se faire jour entre les enfants d'une même famille, et dégénèrent si on n'y prend garde en hostilité déclarée.

Il ne faut pas que la susceptibilité existe entre

des frères et des sœurs, qui ne se doivent pas ménager les conseils et les avertissements. On est bien heureux dans les grandes familles d'être entouré de critiques bienveillants qui redressent nos petits travers et nous éclairent sur nos défauts.

J'ai toujours plaint les enfants uniques conservant toute leur vie certains ridicules dont personne ne se croit autorisé à les reprendre.

Ne connaissez-vous pas de ces maisons où l'on ne saurait se dire la moindre des choses sur un ton convenable? Ces gens là le plus souvent s'aiment bien au fond, mais ils semblent tous affectés d'une irritabilité nerveuse qui fait trouver suprêmement agaçant tout ce que les autres disent ou font. A force de se tendre les nerfs ainsi, on arrive à se faire mutuellement une vie d'enfer.

Je reçus un jour l'aveu d'une mère qui allait bientôt mourir. "Mon existence s'est usée, disait-elle, à soutenir et à aiguillonner le courage toujours défaillant d'un hypocondriaque qui était le père de mes enfants, et à épargner à ceux-ci les effets de son humeur atrabilaire ; à chercher enfin, seule, et contre tous, à maintenir dans la maison une atmosphère de calme, sinon de gaité. J'ai été constamment comme un tampon entre la violence de mon mari et les révoltes de mes enfants, recevant, pour l'amortir, le choc des deux côtés. Je ne regrette rien, ajoutait-elle, car je prévois que mes petits sacrifices porteront leur fruit."

Le souvenir de cette femme en effet est vénéré par ceux qui lui survivent, et son exemple héroïque reste pour eux un enseignement toujours vivant.

Après avoir pacifié, il reste donc encore à la bonne mère de famille à égayer son intérieur, de manière à y retenir autour d'elle tout son monde — père et enfants. Les plus fières tiennent à honneur de ne point voir grossir par les leurs le nombre des abonnés de cercle.

Toute leur autorité, jointe à celle du chef de la famille, doit tendre à soustraire leurs fils au fléau social que constituent ces associations ruineuses pour le bien matériel et moral des familles — les clubs.

Car, qu'on me le laisse dire en passant, en dépit de toutes les raisons spécieuses qu'on entasse pour expliquer ou excuser ces Edens masculins, il n'y a

qu'une circonstance qui puisse absoudre un homme d'aller au club, c'est qu'il ait une femme vraiment... mais là, vraiment insupportable. D'autres disent qu'il y en a. Certains maris sans âme ont bientôt fait de se décerner—en considération des bénéfiques—ce certificat commode. Ils appelleront ainsi une femme insupportable celle qui est justement indignée de leur inconduite; celle dont la santé est mauvaise et, à cause de cela, l'humeur un peu mélancolique, etc. Avec un égoïsme inqualifiable, ils fuient la pauvreté, la tristesse de leur foyer et les ennuis domestiques en se réfugiant sous les lambris dorés de leur séjour favori.

Ce sont de telles défections que l'épouse et la mère avisée essaie de prévenir chez les hommes qu'elle est appelée à former.

Ses filles, pour mériter le titre que leur donne M. Fréchette, *les anges du foyer*, doivent aider de tout le prestige de leurs séductions à y enchaîner leurs frères. Chez chacun d'eux dort plus ou moins profondément un enfant prodigue. L'âme à la fois naïve et avide des jeunes hommes ressemble aux alouettes se prenant si facilement aux pièges qui miroitent. Les ailes que le poète prête aux douces fées du *home* leur serviront donc à masquer l'éclat du miroir trompeur aux regards trop curieux. Ce charmant apostolat, il faut le répéter, est payé comptant par la joie d'une communion intime entre les membres d'une même famille.

J'entendis l'autre jour deux jeunes garçons, arrêtés à l'angle d'une rue, se demander d'un air perplexe : " Que ferons-nous ce soir ? "

Je réfléchissais en m'en allant. Ces jeunes gens n'ont donc pas une mère à entourer, à égayer, à distraire après sa journée laborieuse et monotone de maîtresse de maison ? Il n'y a donc pas d'anges à leur foyer ? Et je me prenais à rêver vaguement d'une jolie espèce d'Armée du Salut composée de sœur dévouées qui recueilleraient ces âmes en peine, tous les égarés de cette nature, et les ramèneraient doucement—sans tambour—au bercail déserté.

Mais les fils eux-mêmes se figurent-ils qu'ils n'ont pas eux aussi un devoir à remplir ? Sont-ils donc exempts de toute obligation, ces enfants gâtés de la création ?

Sans compter celles imposées par la piété filiale qui les astreint au même degré que les filles, à

consoler, à soutenir, à récompenser de leur reconnaissante sollicitude les parents qui commencent à fléchir sous le poids des années, je vois clairement tout le bien qu'ils peuvent faire en s'associant avec leurs jeunes sœurs pour entreprendre quelque travail, quelque étude de nature à développer l'intelligence de celles-ci.

En les détachant doucement de leurs préoccupations souvent frivoles, en leur inculquant le goût des choses élevées, ils accomplissent une bonne œuvre.

Ils préparent pour quelques-uns de leurs semblables des femmes intelligentes qui seront par le fait d'excellentes mères.

Le prochain peut-être leur rendra ce bon office, et usera envers ces bienfaiteurs de leur sexe d'agréables représailles.

Le bien qu'ils auront fait à leurs beaux-frères, la Providence sûrement pourvoira à ce qu'il leur soit rendu au centuple.

Les courtes années pendant lesquelles des enfants, unis par le lien fraternel, vivent sous un toit commun avant de se disperser pour suivre chacun sa voie, peuvent être profitablement utilisées en vue de leur avenir. La sage Providence évidemment a voulu qu'elles servissent de creuset ou de laminoire d'où les individus destinés à vivre en société sortiraient, polis, assouplis, corrigés.

Une habitude funeste que la mère prévoyante combat énergiquement dans le petit groupe qu'elle dirige c'est le relâchement dans les manières et la tenue.

L'égoïsme naturel de l'homme se trahit dans cette tendance à rejeter au milieu des siens toute contrainte, et à prendre ses aises au détriment de ceux qu'il ne croit pas utile de ménager, auprès desquels il sent moins la nécessité de plaire et de se faire valoir.

A qui pourtant la charité aussi bien que l'intérêt commandent-ils de se rendre agréable, si ce n'est aux personnes de son entourage, à celles de qui dépendent après tout la sérénité de notre atmosphère et la tranquillité de notre vie ?

Cet abandon de soi-même au reste a de regrettables conséquences. Il habitue à la grossièreté de même qu'il est un grand obstacle à l'aménité des rapports communs. L'harmonie si douce que nous appelons un don divin ne peut régner dans un

royaume où chaque individu conquiert son repos par force sur son voisin. Elle est au contraire le fruit de concessions mutuelles et de cette abnégation qu'on devrait pratiquer par calcul sinon par vertu.

Car il est aisé de constater que ceux qui exigent

le plus sont ceux à qui on se sent disposé à accorder le moins.

Les égoïstes sont toujours malheureux.

Marie Vieuxtemps.

Les Associations Féminines à Montréal.

Le 2 du mois dernier le *Woman's Club of Montreal* a reçu Son Excellence Lady Aberdeen.

A l'occasion de cette séance extraordinaire, à laquelle la présidente M^{me} Reid a bien voulu nous inviter, nous avons été bien aise de faire connaissance avec une société à la fois littéraire et philanthropique qui fait le plus grand honneur à nos concitoyennes de langue anglaise. Dans l'adresse présentée à lady Aberdeen, le but de l'association est clairement défini.

"Notre club, dit la présidente, a pour mission de développer chez ses membres un plus grand sentiment de solidarité dans l'intérêt de la femme en général; de cultiver les sciences et les arts.

"Nous voulons aussi que l'éducation de la femme soit plus pratique et plus conforme à la tâche qui lui incombe souvent de remplacer le père de famille. Afin d'obtenir ce résultat, nous allons donner des conférences sur les sujets suivants: la situation de la femme dans cette province au point de vue légal; les rudiments essentiels des affaires de banques et autres; la connaissance des documents et écrits qu'elle est souvent appelée à signer, et qui la livrent inconsciente au premier venu ayant réussi à capter sa confiance, etc., etc.

"Votre Excellence comprendra facilement l'importance qui s'attache à l'existence de notre société quand nous lui dirons que nous n'avons aucun contrôle dans l'élection de nos commissaires d'école et que nous sommes empêchées d'aspirer à cette charge. Nous avons accès à la Faculté des Arts de McGill, mais toutes les portes des autres Facultés nous sont fermées.

"Il est vrai que le collège Bishop nous admet à la Faculté de Médecine, mais nos étudiantes ne peuvent entrer dans les hôpitaux.

"... Nous allons diriger nos efforts vers l'émancipation progressive et rationnelle de la femme, de manière qu'à l'avenir les capacités et le talent

soient les seules qualités requises pour arriver aux emplois et aux honneurs, et que la question de sexe ne soit plus un obstacle pour la jeune fille ou la femme qui est dans la nécessité de gagner son pain.

"La présence de votre Excellence en ce pays contribuera à donner à la femme une conception plus large de son rôle de citoyenne joint à celui d'épouse et de mère, et placera plus haut son ambition et son idéal."

Le *Conseil National des Femmes* est, sur une plus grande échelle, une association de ce genre que Lady Aberdeen a commencé d'organiser. Quand après la séance du *Woman's Club* les dames invitées ont été présentées à Son Excellence, ses premières paroles aux canadiennes françaises ont été pour leur demander leur concours à cette œuvre patriotique. Nous nous faisons un plaisir de reproduire ici une partie du discours de la comtesse à l'assemblée générale convoquée dans le but de former régulièrement le *Conseil National des Femmes*:

... "Le progrès de la femme en ces dernières années a été réellement remarquable; son rôle s'est considérablement agrandi. Dans les temps bibliques il est dit que la femme porta le joug tout comme l'homme, et travailla comme lui. Nous la vîmes ensuite reléguée au second plan dans un rôle passif.

"Au moyen-âge, la femme sentit le besoin de se protéger, et elle forma des associations où elle put oublier la rudesse des mœurs d'alors et trouver la paix et le recueillement que le monde n'avait pu lui donner. De ces associations sont sorties ces admirables communautés de sœurs de charité qui durant les derniers siècles ont seules représenté le travail organisé chez la femme. Quiconque a vu ses bonnes sœurs, en Irlande ou ici, n'a pu qu'être stimulé par l'exemple qu'elles donnent dans la pratique de toutes les vertus.

“A part le travail fait par ces sociétés, le rôle de la femme a été bien effacé. Il y a cent ans nous voyons Sarah Martin, M^{me} Fry et quelques autres travaillant isolément à améliorer le sort de leurs sœurs, et ne rencontrant qu'opposition et indifférence. Il en est toujours ainsi des pionniers du progrès qui trouvent un sol aride, mais qui l'enrichissent par leurs efforts et leurs larmes.

“Quand je regarde autour de moi, je constate que partout la femme sent qu'elle appartient à la grande famille humaine, et qu'après avoir pensé aux siens elle doit donner quelques instants aux êtres qui sont faibles et qui ont besoin d'un appui ou d'un encouragement.

“Des sociétés nombreuses existent partout où chaque membre apporte son travail, selon ses aptitudes ; mais il est bon que chaque société sache ce que fait la société sœur, afin qu'elles se donnent

toutes un mutuel appui et se divisent le travail avec intelligence et profit pour l'humanité.

“Dans ce but nous allons fonder aujourd'hui un conseil national, où se trouveront fédérées toutes les sociétés de bienfaisance.

“Inutile de répéter que la femme se doit d'abord à son intérieur, et que nous ne lui demandons que les instants que sa famille ne requiert pas. Nous ne voulons que la coopération de celles qui connaissent ce que ces mots : *'le bonheur domestique'* veulent dire, car elles sont plus aptes à le procurer aux autres.

“J'ai le ferme espoir que le Conseil central et national des femmes du Canada s'occupera tout spécialement des conditions qui peuvent constituer et augmenter le bonheur domestique, de la manière d'élever les enfants ainsi que du problème ennuyeux des domestiques qui nous affecte toutes.”

L'Influence de la Femme

Il y a eu à toutes les époques des romans obscènes, des romans immoraux et de pitoyables romans. Je n'ai jamais compris le plaisir qu'on trouve à lire des livres obscènes. Il paraît cependant qu'il y a des gens que cela amuse, et parmi eux, chose étrange, des gens d'esprit. *La Pucelle* de Voltaire, qui est un crime pour d'autres motifs, a trouvé un grand nombre de lecteurs et d'admirateurs. Une femme ne parviendrait pas, quand elle le voudrait, à lire ces sortes d'ouvrages, et si elle les lisait, il en résulterait pour elle-même dans le monde scandaleux, une flétrissure. Les romans immoraux sont bien plus nombreux et bien plus dangereux. Je vois beaucoup de femmes les tolérer, pourvu que tout soit dit en termes de bonne compagnie. Il y a un certain art, aujourd'hui fort répandu, de raconter les actions les plus immorales, sans apologie, mais sans blâme, et avec une simplicité si naturelle, que le vice paraît une chose acceptée et convenue. Il entre ainsi de plain-pied dans les esprits peu éclairés, qui l'admettent sans défiance comme un enfant de la maison. Le chef-d'œuvre du genre est *la Chartreuse de Parme*, de Stendhal. Balzac a aussi bien des méfaits sur la conscience, malgré ses prétentions de grand moraliste. Il est

très difficile de faire un choix de lectures, car le faire après avoir lu, c'est une duperie, et le faire sans avoir lu, c'est une ineptie. Une dévote se fiera à son confesseur. D'autres femmes prendront pour directeur un critique honnête et impartial, s'il y en a—je veux dire, si elles en ont un sous la main. Pour le théâtre, dont la puissance est bien plus grande, le plus souvent on n'est pas avertie ; car, je vous le demande, qu'est-ce qu'un bruit de coulisses ? On est réduite à se risquer. C'est une mode dans un certain monde, et presque une convenance d'état, d'assister aux grandes premières. Quand une pièce a du succès, il faut nécessairement l'avoir vue. On ne parle que d'elle pendant quinze jours. “Que pensez-vous de cette scène ? Et de cette tirade ? Et du jeu de Mounet-Sully ? Et que dites-vous de mademoiselle Bartet ?”

Je comprends qu'on aille à la comédie, pourvu qu'on y mette du discernement. Je crois que notre théâtre est très riche en belles œuvres. La censure, qui ne nous protège pas contre l'immoralité, nous protège au moins contre l'obscénité. Et nous avons de grandes scènes, comme celle du Théâtre-Français, qui sont par elles-mêmes une protection. Nul

n'oserait mettre certaines paroles ou certains récits dans la bouche de mademoiselle Reichenberg ou de mademoiselle Bartet, et je crois qu'elles ne sauraient comment s'y prendre pour les dire. Je ne chicane pas les femmes pour être allées à une première représentation, même quand il se trouve que la pièce est regrettable. Mais si cette pièce a du succès, je leur reproche le succès, et je dis qu'elles ont le droit et les moyens de faire la police du théâtre.

Allez au Théâtre-Français le jour d'une première. Le rez-de-chaussée est abandonné aux hommes. Il y a là les concurrents de l'auteur qui font une assez forte phalange, et les critiques. Les femmes sont en très grande majorité dans le reste de la salle. Les critiques sortent pendant les entr'actes, et vont discuter, au foyer et dans les couloirs, sur le sort de la pièce. Ils influent beaucoup sur la chute ou sur le succès ; mais, au fond, ce sont les femmes qui en décident. Outre que, pendant la représentation, elles font ce qu'on appelle l'aspect de la salle, elles font, plus que les journaux, le bruit public après cette première soirée. C'est là que les salons se retrouvent dans toute leur force. Si les femmes prennent une pièce sous leur patronage, elle est sauvée ; si elles la condamnent, elle est perdue. Quand la pièce est d'Alexandre Dumas, vous pouvez dire à coup sûr qu'il va soutenir une thèse ; et vous pouvez jurer aussi que, dès les premiers mots où la thèse sera présentée, l'esprit de toutes les femmes sera en l'air pour savoir comment il va la résoudre.

Le salon, le roman, le théâtre, est-ce là tout le rôle extérieur des femmes ? Non, il y a encore les *œuvres*, dont je veux vous parler en détail ; les *bonnes œuvres*, comme disent les catholiques.— Et puis ?—Mais c'est tout. Après cela nous étudierons le rôle des femmes dans la famille, et c'est le grand côté de leur mission.—Quoi ! pas de club, pas de journaux, pas de conférences, pas de réunions électorales ?—Non, je ne veux voir les femmes dans aucune armée. Mais je ne regarde pas comme si frivole l'influence qu'elles exercent sur les mœurs par leur salon, et au nom des mœurs sur le roman ou le théâtre.

Vous ne m'accuserez pas de ne penser qu'aux grandes dames, puisque j'ai fait des réserves pour

les plus petites bourgeoises, et que je crois réellement qu'il y a, à Paris et en province, des salons ignorés, qui n'ont d'autre attrait que la grâce et l'habileté de celles qui les habitent, où c'est un grand honneur d'être admis, où l'on prend beaucoup de plaisir, et d'où l'on ne sort jamais sans se sentir amélioré.

Mais enfin, direz-vous, même en ajoutant vos petites bourgeoises, vous ne parlez que d'un nombre très restreint de femmes. Vous oubliez celles qui devraient vous préoccuper avant toutes les autres, les ouvrières, pour lesquelles vous avez écrit tout un gros livre : ouvrières des villes, ouvrières des campagnes, qui forment la majorité.

Que Dieu me préserve de les oublier jamais ! J'ai vécu dans mon enfance avec les ouvriers et les pauvres ; et quand la politique brisa ma carrière de professeur en 1852, je suis retourné vers eux pour étudier plus particulièrement le sort de leurs femmes. C'était l'époque où la vapeur achevait de chasser les derniers métiers à bras. Les femmes quittaient la chambre où elles travaillaient au milieu de leur famille, pour aller s'enfermer dans l'usine de sept heures du matin à six heures du soir. Nous reconnaissons avec effroi que celle qui, la veille, était surtout épouse et mère, ne serait plus qu'une ouvrière désormais. Michelet lançait ses anathèmes contre ce mot terrible qui annonçait au monde une transformation radicale des rapports sociaux. Parmi les patrons, les uns se préoccupaient du sort des enfants, abandonnés pendant la journée entière, et commençant l'organisation, non encore terminée au bout de quarante ans, des écoles de garde ; les autres, comme Jean Dollfus, rêvaient de transporter la vapeur dans la famille, au lieu de transporter la famille dans l'ancre même de la vapeur, le père d'un côté la mère de l'autre, laissant les enfants dans le ruisseau, à la garde de Dieu, ou enfermés sous clef dans la solitude du logis, pendant que le soleil luit pour toutes les créatures de Dieu. Aujourd'hui, la victoire de la vapeur est définitive ; toute l'industrie est rangée sous sa loi ; et l'agriculture elle-même devient intensive, et de plus en plus mécanique. Je n'oublie pas les ouvrières, non ! Mais je voudrais que, tout en restant ouvrières, puisqu'il le faut, elles devinssent de plus en plus *des dames*. C'est un

souhait qui peut paraître bizarre dans ce cher pays de France, et qui ne le serait pas autant en Angleterre ou en Amérique.

... La femme du peuple en Angleterre, et surtout en Amérique, a, dans son éducation, sa mise et ses habitudes, quelque chose d'une dame. C'est plus que je n'en pourrais dire de beaucoup de nos bourgeois. Je ne parle pas des femmes de la plus basse classe, vouées dans tous les pays du monde à l'abjection et à la misère. On voit, en Amérique, des femmes de paysans et d'ouvriers, obligées de gagner un salaire, et pourtant ne faisant que peu de travail grossier, vêtues avec une certaine élégance, ayant une culture intellectuelle qui leur permet les plaisirs de la lecture et de la musique, moins accablées que nos petites bourgeoises, et entourées de plus de respect et de soins par ceux qui les entourent. Je voudrais voir une révolution en ce sens se produire chez nous. Cela vous semble aristocratique? Oui, je voudrais que les femmes fussent comme une aristocratie dans la population; et ce vœu me paraît être conforme au plus pur esprit de la démocratie. Leur influence s'accroît-

trait d'autant. Leur rôle, dans la maison, qui est aujourd'hui celui de servantes, serait désormais le rôle d'institutrices.

Notez bien que je ne rêve pas et que je ne souhaite pas de leur donner l'autorité légale. Je suis sur ce point de l'école de Molière, qui est l'école du sens commun. C'est l'autorité morale que je leur confie.

Entrez dans la hutte du sauvage. Le maître ne sait que chasser et se battre. Il sera infatigable à la guerre; il est inactif partout ailleurs. La femme portera les fardeaux, se livrera, sans intervalle de repos, aux travaux les plus durs. L'Américain, au contraire, prend toute la peine pour lui. Il ne laisse à sa compagne que les travaux qu'elle fait avec plaisir, et qu'il ne saurait pas faire aussi bien qu'elle. Il se sait le supérieur et le maître; mais sa manière d'affirmer sa supériorité est de prendre pour lui en toute occasion la fatigue et le péril. Il en reçoit une première récompense par la beauté de celle qu'il aime.

Jules Simon.

Le Livre de l'Allemagne

Préface du livre de l'Allemagne par Mme. de Staël. Cet article donne un exemple de la tyrannie exercée par Napoléon Ier sur la presse et la littérature française à l'époque de sa toute-puissance.

Le livre *De l'Allemagne*, qui n'a paru qu'en 1813 à Londres, était à la veille d'être publié à Paris en 1810; l'impression soumise aux censeurs impériaux, Esménard et autres, s'achevait, lorsqu'un brusque revirement de police mit les feuilles au pilon et anéantit le tout. On sait la lettre du duc de Rovigo et cette honteuse histoire. L'Allemagne ayant été de plus en plus connue, et ayant d'ailleurs marché depuis cette époque, le livre de madame de Staël peut sembler aujourd'hui moins complet dans sa partie historique; l'opinion s'est montrée dans ces derniers temps plus sensible à ces défauts. Mais, à part même l'honneur d'une initiative dont personne autre n'était capable alors, et que Villers seul, s'il avait eu autant d'esprit en écrivant qu'en conversant, aurait pu partager avec

elle, je ne crois pas qu'il y ait encore à chercher ailleurs la vive image de cette éclosion soudaine du génie allemand, le tableau de cet âge brillant et poétique qu'on peut appeler le siècle de Goethe; car la belle poésie allemande semble, à peu de chose près, être née et morte avec ce grand homme et n'avoir vécu qu'une vie de patriarche; depuis, c'est déjà une décomposition et une décadence. En abordant l'Allemagne, madame de Staël insista beaucoup aussi sur la partie philosophique, sur l'ordre de doctrines opposées à celles des idéologues français; elle se trouvait assez loin elle-même, en ces moments, de la philosophie de ses débuts. Ici se dénote chez elle, remarquons-le bien, un souci croissant de la moralité dans les écrits. Un écrit n'est suffisamment moral, à son gré, que lorsqu'il sert par quelque endroit au perfectionnement de l'âme. Dans l'admirable discours qu'elle fait tenir à Jean-Jacques par un solitaire religieux, il est posé que " le génie ne doit servir

“ qu'à manifester la bonté suprême de l'âme.” Elle paraît très-occupée, en plus d'un passage, de combattre l'idée du suicide. “ Quand on est très-jeune, dit-elle excellemment, la dégradation de l'être n'ayant en rien commencé, le tombeau ne semble qu'une image poétique, qu'un sommeil, environné de figures à genoux qui nous pleurent ; il n'en est plus ainsi, même dès le milieu de la vie, et l'on apprend alors pourquoi la religion, cette science de l'âme, a mêlé l'horreur du meurtre à l'attentat contre soi-même.” Madame de Staël, dans la période douloureuse où elle était alors, n'abjurait pas l'enthousiasme, et elle termine son livre en le célébrant ; mais elle s'efforce de le régler en présence de Dieu. *L'Essai sur le Suicide*, qui parut en 1812 à Stockholm, était composé dès 1810, et les signes d'une révolution morale intérieure chez madame de Staël s'y déclarent plus manifestes encore.

L'amertume que lui causa la suppression inattendue de son livre fut grande. Six années d'études et d'espérances détruites, un redoublement de persécution au moment où elle avait lieu de compter sur une trêve, et d'autres circonstances contradictoires, pénibles, faisaient de sa situation, à cette époque, une crise violente, une décisive épreuve, qui l'introduisait sans retour dans ce que j'ai appelé les années sombres. Qu'elle aille, qu'elle aille ! il n'y a plus désormais, malgré la gloire qui ne la quitte pas, il n'y a plus de station ni de chant au Capitole. Jusque-là les orages même avaient laissé jour pour elle à des reflets gracieux, à des traits momentanés, et, selon sa propre expression si charmante, à quelque *air écossais* dans sa vie. Mais à partir de là, tout devient plus âpre.....

Extrait des *Portraits littéraires* (1835), par *Sainte-Beuve*.

—
Ce 1er octobre 1815.

En 1810, je donnai le manuscrit de cet ouvrage sur l'Allemagne au libraire qui avait imprimé *Corinne*. Comme j'y manifestais les mêmes opinions, et que j'y gardais le même silence sur le gouvernement actuel des Français que dans mes écrits précédents, je me flattais qu'il me serait aussi permis de le publier : toutefois, peu de jours après l'envoi de mon manuscrit, il parut un décret

sur la liberté de la presse d'une nature très-singulière ; il y était dit “ qu'aucun ouvrage ne pourrait être imprimé sans avoir été examiné par des censeurs.” — Soit ; — on était accoutumé en France, sous l'ancien régime, à se soumettre à la censure ; l'esprit public marchait alors dans le sens de la liberté, et rendait une telle gêne peu redoutable ; mais un petit article à la fin du nouveau règlement disait que, “ lorsque les censeurs auraient examiné un ouvrage et permis sa publication, les libraires seraient en effet autorisés à l'imprimer, mais que le ministre de la police aurait alors le droit de le supprimer tout entier, s'il le jugeait convenable.” — Ce qui veut dire que telles ou telles formes seraient adoptées jusqu'à ce qu'on jugeât à propos de ne plus les suivre : une loi n'était pas nécessaire pour décréter l'absence des lois ; il valait mieux s'en tenir au simple fait du pouvoir absolu.

Mon libraire, cependant, prit sur lui la responsabilité de la publication de mon livre, en le soumettant à la censure, et notre accord fut ainsi conclu. Je vins à quarante lieues de Paris pour suivre l'impression de cet ouvrage, et c'est là que, pour la dernière fois, j'ai respiré l'air de France. Je m'étais cependant interdit dans ce livre, comme on le verra, toute réflexion sur l'état politique de l'Allemagne ; je me supposais à cinquante années du temps présent ; mais le temps présent ne permet pas qu'on l'oublie. Plusieurs censeurs examinèrent mon manuscrit ; ils supprimèrent les diverses phrases que j'ai rétablies en les désignant par des notes ; enfin, à ces phrases près, ils permirent l'impression du livre tel que je le publie maintenant, car je n'ai pas cru devoir y rien changer. Il me semble curieux de montrer quel est un ouvrage qui peut attirer maintenant en France sur la tête de son auteur la persécution la plus cruelle.

Au moment où cet ouvrage allait paraître, et lorsqu'on avait déjà tiré les dix mille exemplaires de la première édition, le ministre de la police, connu sous le nom du général Savary, envoya ses gendarmes chez le libraire, avec ordre de mettre en pièce toute l'édition, et d'établir des sentinelles aux diverses issues du magasin, dans la crainte qu'un seul exemplaire de ce dangereux écrit ne pût s'échapper. Un commissaire de police fut

chargé de surveiller cette expédition, dans laquelle le général Savary obtint aisément la victoire ; et ce pauvre commissaire est, dit-on, mort des fatigues qu'il a éprouvées en s'assurant avec trop de détail de la destruction d'un si grand nombre de volumes, ou plutôt de leur transformation en un carton parfaitement blanc, sur lequel aucune trace de la raison humaine n'est restée ; la valeur intrinsèque de ce carton, estimée à vingt louis, est le seul dédommagement que le libraire ait obtenu du général ministre.

Au moment où l'on anéantissait mon livre à Paris, je reçus à la campagne l'ordre de livrer la copie sur laquelle on l'avait imprimé, et de quitter la France dans les vingt-quatre heures. Je ne connais guère que les conscrits à qui vingt-quatre heures suffisent pour se mettre en voyage ; j'écrivis donc au ministre de la police qu'il me fallait huit ours pour faire venir de l'argent et ma voiture. Voici la lettre qu'il me répondit :

POLICE GÉNÉRALE. — CABINET DU MINISTRE.

Paris, 3 octobre 1810.

“ J'ai reçu, madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Monsieur votre fils a dû vous apprendre que je ne voyais pas d'inconvénient à ce que vous retardassiez votre départ de sept à huit jours : je désire qu'ils suffisent aux arrangements qui vous restent à prendre, parce que je ne puis vous en accorder davantage.

“ Il ne faut point rechercher la cause de l'ordre que je vous ai signifié dans le silence que vous avez gardé à l'égard de l'empereur dans votre dernier ouvrage ; ce serait une erreur : il ne pouvait pas y trouver de place qui fût digne de lui ; mais votre exil est une conséquence naturelle de la marche que vous suivez constamment depuis plusieurs années. Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point, et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez.

“ Votre dernier ouvrage n'est point français ; c'est moi qui en ai arrêté l'impression. Je regrette la perte qu'il va faire éprouver au libraire, mais il ne m'est pas possible de le laisser paraître.

“ Vous savez, madame, qu'il ne vous avait été permis de sortir de Copet que parce que vous aviez exprimé le désir de passer en Amérique. Si mon prédécesseur vous a laissée habiter le département de Loir-et-Cher, vous n'avez pas dû regarder cette tolérance comme une révocation des dispositions qui avaient été arrêtées à votre égard. Aujourd'hui vous m'obligez à les faire exécuter strictement, et il ne faut vous en prendre qu'à vous-même.

“ Je mande à M. Corbigny (1) de tenir la main à l'exécution de l'ordre que je lui ai donné, lorsque le délai que je vous accorde sera expiré.

“ Je suis aux regrets, madame, que vous m'avez contraint de commencer ma correspondance avec vous par une mesure de rigueur ; il m'aurait été plus agréable de n'avoir qu'à vous offrir des témoignages de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

“ MADAME,

“ Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

“ *Signé*, LE DUC DE ROVIGO.

“ *Madame de Staël.*

“ P. S.—J'ai des raisons, madame, pour vous indiquer les ports de Lorient, la Rochelle, Bordeaux et Rochefort, comme étant les seuls ports dans lesquels vous pouvez vous embarquer : je vous invite à me faire connaître celui que vous aurez choisi (2) ?”

J'ajouterai quelques réflexions à cette lettre, ce me semble, déjà assez curieuse par elle-même. — Il m'a paru, dit le général Savary, que *l'air de ce pays ne vous convenait pas*. Quelle gracieuse manière d'annoncer à une femme, alors, hélas ! mère de trois enfants, à la fille d'un homme qui a servi la France avec tant de foi, qu'on la bannit à jamais du lieu de sa naissance, sans qu'il lui soit permis de réclamer d'aucune manière contre une peine réputée la plus cruelle après la condamnation à mort ! Il existe un vaudeville français dans lequel

(1) Préfet de Loir-et-Cher.

(2) Le but de ce post-scriptum était de m'interdire les ports de la Manche.

un huissier, se vantant de sa politesse envers ceux qu'il conduit en prison, dit :

Aussi je suis aimé de tous ceux que j'arrête.

Je ne sais si telle était l'intention du général Savary.

Il ajoute que *les Français n'en sont pas réduits à prendre pour modèles les peuples que j'admire* : ces peuples, ce sont les Anglais d'abord, et à plusieurs égards les Allemands. Toutefois, je ne crois pas qu'on puisse m'accuser de ne pas aimer la France. Je n'ai que trop montré le regret d'un séjour où je conserve tant d'objets d'affection, où ceux qui me sont chers me plaisent tant ! Mais de cet attachement, peut-être trop vif, pour une contrée si brillante et pour ses spirituels habitants, il ne s'ensuivait point qu'il dût m'être interdit d'admirer l'Angleterre. On l'a vue, comme un chevalier armé pour la défense de l'ordre social, préserver l'Europe pendant dix années de l'anarchie et pendant dix autres du despotisme. Son heureuse constitution fut, au commencement de la révolution, le but des espérances et des efforts des Français ; mon âme en est restée où la leur était alors.

A mon retour dans la terre de mon père, le préfet de Genève me défendit de m'en éloigner à plus de quatre lieues. Je me permis un jour d'aller jusqu'à dix, dans le simple but d'une promenade ; aussitôt les gendarmes coururent après moi ; l'on défendit aux maîtres de poste de me donner des chevaux, et l'on eût dit que le salut de l'État dépendait d'une aussi faible existence que la mienne. Je me résignais cependant encore à cet emprisonnement dans toute sa rigueur, quand un dernier coup me le rendit tout-à-fait insupportable. Quelques-uns de mes amis furent exilés, parce qu'ils avaient eu la générosité de venir me voir. — C'en était trop : — porter avec soi la contagion du malheur, ne pas oser se rapprocher de ceux qu'on aime ; craindre de leur écrire, de prononcer leur nom ; être l'objet tour à tour ou des preuves d'affection qui font trembler pour ceux qui vous les donnent, ou des bassesses raffinées que la terreur inspire : c'était une situation à laquelle il fallait se soustraire si l'on voulait encore vivre !

On me disait, pour adoucir mon chagrin, que

ces persécutions continuelles étaient une preuve de l'importance qu'on attachait à moi ; j'aurais pu répondre que je n'avais mérité :

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Mais je ne me laissai point aller aux consolations données à mon amour-propre ; car je savais qu'il n'est personne maintenant en France, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, qui ne puisse être trouvé digne d'être rendu malheureux. On me tourmenta dans tous les intérêts de ma vie, dans tous les points sensibles de mon caractère, et l'autorité condescendit à se donner la peine de me bien connaître, pour mieux me faire souffrir. Ne pouvant donc désarmer cette autorité par le simple sacrifice de mon talent, et résolue à ne lui en pas offrir le servage, je crus sentir au fond de mon cœur ce que m'aurait conseillé mon père, et je partis.

Il m'importe, je le crois, de faire connaître au public ce livre calomnié, ce livre source de tant de peines ; et quoique le général Savary m'ait déclaré dans sa lettre que mon ouvrage *n'était pas français*, comme je me garde bien de voir en lui le représentant de la France, c'est aux Français tels que je les ai connus que j'adresserai avec confiance un écrit où j'ai tâché, selon mes forces, de relever la gloire des travaux de l'esprit humain.

L'Allemagne, par sa situation géographique, peut être considérée comme le cœur de l'Europe, et la grande association continentale ne saurait retrouver son indépendance que par celle de ce pays. La différence des langues, les limites naturelles, les souvenirs d'une même histoire, tout contribue à créer parmi les hommes ces grands individus qu'on appelle des nations ; de certaines proportions leur sont nécessaires pour exister, de certaines qualités les distinguent ; et si l'Allemagne était réunie à la France, il s'ensuivrait aussi que la France serait réunie à l'Allemagne, et que les Français de Hambourg comme les Français de Rome altéreraient par degrés le caractère des compatriotes de Henri IV : les vaincus, à la longue, modifieraient les vainqueurs, et tous finiraient par y perdre.

J'ai dit, dans mon ouvrage, que les Allemands *n'étaient pas une nation* : et certes ils donnent au

monde maintenant d'héroïques démentis à cette crainte. Mais ne voit-on pas cependant quelques pays germaniques s'exposer, en combattant contre leurs compatriotes, au mépris de leurs alliés mêmes les Français? Ces auxiliaires, dont on hésite à prononcer le nom, comme s'il était temps encore de le cacher à la postérité,—ces auxiliaires, dis-je, ne sont conduits ni par l'opinion ni même par l'intérêt, encore moins par l'honneur; mais une peur imprévoyante a précipité leurs gouvernements vers le plus fort, sans réfléchir qu'ils étaient eux-mêmes la cause de cette force devant laquelle ils se prosternaient.

Les Espagnols, à qui l'on peut appliquer ce beau vers anglais de Southey:

And those who suffer bravely save mankind,

et ceux qui souffrent bravement sauvent l'espèce humaine, — les Espagnols se sont vus réduits à ne posséder que Cadix, et ils n'auraient pas consenti davantage alors au joug des étrangers, que depuis qu'ils ont atteint la barrière des Pyrénées, et qu'ils sont défendus par le caractère antique et le génie moderne de lord Wellington. Mais, pour accomplir ces grandes choses, il fallait une persévérance que l'événement ne saurait décourager. Les Allemands ont eu souvent le tort de se

laisser convaincre par les revers. Les individus doivent se résigner à la destinée, mais jamais les nations; car ce sont elles qui seules peuvent commander à cette destinée! une volonté de plus, et le malheur serait dompté.

La soumission d'un peuple à un autre est contre nature. Qui croirait maintenant à la possibilité d'entamer l'Espagne, la Russie, l'Angleterre, la France? — Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'Allemagne? Si les Allemands pouvaient encore être asservis, leur infortune déchirerait le cœur; mais on serait toujours tenté de leur dire, comme mademoiselle de Mancini à Louis XIV: *Vous êtes roi, sire, et vous pleurez!* Vous êtes une nation, et vous pleurez!

Le tableau de la littérature et de la philosophie semble bien étranger au moment actuel; cependant, il sera peut-être doux à cette pauvre et noble Allemagne de se rappeler ses richesses intellectuelles au milieu des ravages de la guerre. Il y a trois ans que je désignais la Prusse et les pays du Nord qui l'environnent comme *la patrie de la pensée*. En combien d'actions généreuses cette pensée ne s'est-elle pas transformée! Ce que les philosophes mettaient en système s'accomplit, et l'indépendance de l'âme fondera celle des États.

Dans le Monde Artistique.

Pour commencer par le commencement, et ne rien omettre des fêtes littéraires ou artistiques dont le public de Montréal a pu jouir depuis l'ouverture de la saison, il faut remonter à quelques semaines.

À la conférence de M. Buies, qui attira un auditoire nombreux et choisi, seule, l'apparition sur la plate-forme de sa silhouette héroïque, rappelant les Sonis, les Charette ou n'importe quelle gloire militaire au chef couronné de cheveux blancs, valait, m'a dit une spectatrice de mes amies, le prix d'entrée. Nous eûmes *pardessus le marché* le plaisir de son récit plein de verve, la peinture spirituelle de la bohème de 1860, et le petit concert improvisé, au cours duquel M. le professeur Wiallard, avec cette diction pure qui est de tradition au Conservatoire de Paris, récita deux poésies exquises.

L'étude sur Lacordaire, faite par M. Rodolphe Lemieux, pour la soirée de clôture du Bazar de la Providence, est un travail sérieux, à la hauteur du sujet traité et qui fut apprécié comme il le méritait par l'élite de son auditoire. M. Hector Garneau a dit ce soir là avec talent et intelligence une charmante poésie d'Hugo.

∞Ce que j'appelle un événement artistique c'est le concert donné par M. Achille Fortier, à la *Y. M. C. A. Hall*, et qui été une audition exclusive de ses œuvres. Un grand nombre des autorités de notre monde musical assistaient à ce début, et M. Couture en personne dirigeait les chœurs. Tous ces experts, paraît-il, s'accordent pour louer le jeune compositeur. Je m'incline devant leur décision, en dépit de mon oreille réfractaire à ce genre particulier d'harmonie, dont les règles me

semblent être une recherche active des effets bizarres, un jeu d'équilibre dangereux entre le juste et le faux, un choix exclusif des *lois d'exception* et un parti-pris de se moquer avec de scabreux paradoxes des goûts conventionnels du vulgaire.

Malgré tout, mes mains patriotiques, sans tenir compte des révoltes de mon oreille, ont applaudi les compositions de notre jeune concitoyen que de plus compétents que moi ont jugées bonnes.

Nous félicitons notre compatriote pour sa courageuse initiative pour l'activité dont il a fait preuve, et l'honneur aussi d'avoir fait faire le premier pas dans une voie nouvelle à l'Art canadien.

∞ L'Association Artistique, sous la direction de M. Prume, en nous offrant deux fois par mois un régal délicat, accomplit au milieu de nous la même œuvre que M. Colonne et M. Lamoureux exécutent à Paris. Elle est une véritable école où l'on apprend à comprendre et à aimer les grands maîtres de la musique.

∞ Le *Queen's Théâtre* a, le 11 décembre dernier, offert une délicieuse soirée à la Presse. La troupe, dont les étoiles étaient Mademoiselle Adams et M. Drew, nous a joué dans la perfection le *Bal Masqué* de MM. Bisson et Carré.

∞ Il est triste de constater que l'Académie de Musique a fait dans la troisième semaine de décembre de mauvaises affaires avec l'incomparable Coquelin et la jolie Hading — jolie, il faut appuyer sur ce mot, car sa beauté est sa principale qualité ; c'est elle qui lui a apporté non-seulement à dîner, mais le succès aussi. Le talent chez "la plus belle actrice de Paris" est de second ordre.

Le public a revu avec plaisir "Gringoire," l'exquise pièce de Th. de Banville : apothéose du poète par un poète à la parole d'or. Mais je crois

qu'en somme les impressarii se seraient mieux trouvés de renouveler le programme exécuté par les mêmes artistes il y a près de cinq ans. Les seules pièces inédites ici ont été *Le Tartuffe* et la *Mégère apprivoisée*, cette comédie extravagante comme toutes celles de Shakespeare, et qui a besoin de virtuoses comme Coquelin pour paraître acceptable. On a vu ce que le rôle de la mégère, jouée par une artiste d'un moindre talent, peut être absurde. M^{me} Hading, cependant, nous a surpris dans *La Dame aux Camélias*. Dans cette pièce, pour le moins aussi extravagante par la hardiesse de sa thèse et au fond beaucoup plus absurde — avec son apothéose d'une fille perdue — que les farces fantastiques du dit Shakespeare, elle avait, non pas à faire oublier Sarah Bernhardt mais à se faire pardonner de reprendre ici après la grande tragédienne, le rôle si difficile de Marguerite Gautier. Elle a déçu les plus exigeants en déployant — dans un jeu trop peu varié, il est vrai — infiniment de grâces et d'émotion. Quant à Coquelin, tout a été dit sur sa manière d'interpréter ses rôles fameux de Noël de "La joie fait peur," de "Gringoire," de *Mascarille* dans les "Précieuses Ridicules," etc. Il est toujours le charmeur sans égal.

∞ Le compositeur italien Paolo Tosti, qui occupe à Londres une situation brillante, a été chargé par la reine Victoria d'écrire deux opérettes de caractère gai, qui doivent être représentées prochainement au cours des fêtes qui auront lieu au château royal d'Osborne, et dont les interprètes ne seront autres que la princesse Béatrix, élève de M. Tosti, la princesse Louise et plusieurs autres membres de la famille royale.

Météore.

Paroles Chrétiennes

Quand vous verriez quelqu'un pécher ouvertement, ou même commettre un grand crime, vous ne devriez pas pour cela vous croire meilleur que lui, parce que vous ne savez pas combien de temps

vous persévérerez dans le bien.—Nous sommes tous fragiles ; mais vous, vous devez être persuadé que personne n'est plus fragile que vous.

L'Imitation.

NOTE DE L'ADMINISTRATION.

Nous prions encore une fois nos abonnées retardataires de passer à notre bureau 63 rue St Gabriel, pour payer les \$2.00 maintenant dues de leur abonnement, ou de nous expédier ce montant par mandat poste. Nous tenons à régler tous les comptes de cette année avant d'en commencer une nouvelle. Nos abonnées de la campagne voudront bien mettre les \$2.00 dans l'enveloppe à notre adresse que nous leur envoyons et nous les expédier.

Antigone au Théâtre Français.

Nous avons eu du bonheur cette semaine. Il nous a été donné d'éprouver deux fois de suite et coup sur coup les plus vives émotions que l'on puisse goûter au théâtre : Mme Sarah Bernhardt nous a joué *Phèdre* dimanche, et le surlendemain la Comédie-Française nous donnait l'*Antigone* de Sophocle, traduite et mise à la scène par MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie.

Il ne s'agit point aujourd'hui de démontrer qu'après *Œdipe roi*, à côté de qui il ne faut rien mettre dans aucune littérature, *Antigone* est le plus pur chef-d'œuvre de Sophocle. Voilà deux mille ans et plus que l'on a tout dit sur cette pièce, et j'ai encore dans la mémoire une étude de Paul de Saint-Victor, qui était toute vibrante d'admiration. Ce qui vous intéressera davantage sans doute, c'est de savoir la façon dont l'œuvre antique a été chez nous cette fois mise à la scène, et les sensations par lesquelles nous avons passé en la voyant, acte par acte, se dérouler sous nos yeux. Ces sensations ont été de diverse nature, mais toutes très puissantes, et elles se sont, au dénouement, fondues dans une horreur tragique, vraiment sublime, dont nous avons tous été pénétrés et comme accablés.

Antigone paraît une aigüière sur l'épaule. C'est Mlle Bartet ; elle appelle Ismène, sa sœur, qui la suit jusque vers le milieu de la scène.

Créon, devenu par la mort d'Étéocle et de Polynice, qui se sont entretués, roi de Thèbes, vient de promulguer un édit par lequel défense est faite, sous peine de mort, de rendre à Polynice les honneurs de la sépulture. Vous savez que, dans les idées antiques, c'était le plus cruel supplice que l'on pût infliger à un homme. Antigone a résolu de braver l'ordre du tyran et de verser sur le corps de son frère l'eau lustrale et la poussière prescrite par les rites funèbres. Elle engage sa sœur à l'accompagner ; la douce Ismène admire son courage ; mais elle a peur. Antigone a pitié de cette faiblesse, et, rechargeant son urne sur l'épaule, elle descend lentement les degrés qui mènent vers la campagne où gît le cadavre de Polynice.

Il n'y a eu qu'un cri dans la salle sur la grâce exquise de Mlle Bartet, sur l'harmonieuse correction de ses mouvements ; le mot a jailli à la fois de toutes les lèvres : C'est un Tanagra.

Dès qu'Antigone s'est éloignée et qu'Ismène est

rentrée au palais, le chœur prend la parole ; je veux dire qu'il se met à chanter. Il y avait des chœurs aussi dans l'*Œdipe roi*. En transportant la pièce sur la scène française, on les avait gardés, en grande partie du moins, mais on les avait fait réciter par deux artistes, l'un chargé de la strophe, l'autre de l'antistrophe. On avait ainsi deux avantages, le premier, qui était de conséquence, c'est qu'on entendait les paroles, et le second, plus important encore, c'est que l'action du drame n'était suspendue qu'un instant et reprenait aussitôt.

Les auteurs, avec cette manie de restitution intégrale, avec le goût de vaine archéologie, qui est une des turlutaines de notre temps, ont voulu que leurs strophes fussent chantées, et chantées sur une musique qui fût la plus grecque possible. Ils ont prié M. Saint-Saëns de composer cette musique. Il paraît qu'elle est fort belle, à ce que disent les initiés. Je vous avouerai qu'à part une invocation à Eros, l'unique solo de cette partition, qui est un morceau divin, d'une grâce lumineuse et tendre, tout ce plain-chant ne m'a pas beaucoup amusé. J'enrageais qu'on n'entendît pas un mot, un seul mot, de ces vers d'une poésie étincelante.

La porte royale s'ouvre au fond du palais, Créon s'avance ; c'est Mounet-Sully. Ah ! qu'il est beau ! lui, je ne sais par quelle illusion d'optique, notre imagination sans doute y a quelque part, l'éloignement le grandit. Sur cette scène exhaussée, il paraît superbe, majestueux et terrible. Il lance d'une voix retentissante ce long couplet, où il rappelle les termes de son édit :

Oui, j'entends que son corps, sans terre sur ses os,
Serve à rassasier les chiens et les oiseaux ;
C'est dit ..

C'est dit ! Ce mot tombe avec le bruit sec du couteau de la guillotine sur la nuque du condamné. Il passe un frisson dans la salle. Et voilà que de gauche, c'est-à-dire de la campagne, arrive un messenger, qui vient conter à Créon comment, en l'absence du gardien, au point du jour, la poussière sacrée a été répandue sur le corps de Polynice... par qui ? Le messenger n'en sait rien. Mais il tremble, pour sa vie, comme l'esclave qui vient annoncer à Cléopâtre la nouvelle d'Antoine infidèle. Car les rois en leurs premiers mouvements de colère sont redoutables.

POUR LA FÊTE DE PAPA.

Andante

Paroles et Musique de Mme Dandurand.

Introduction

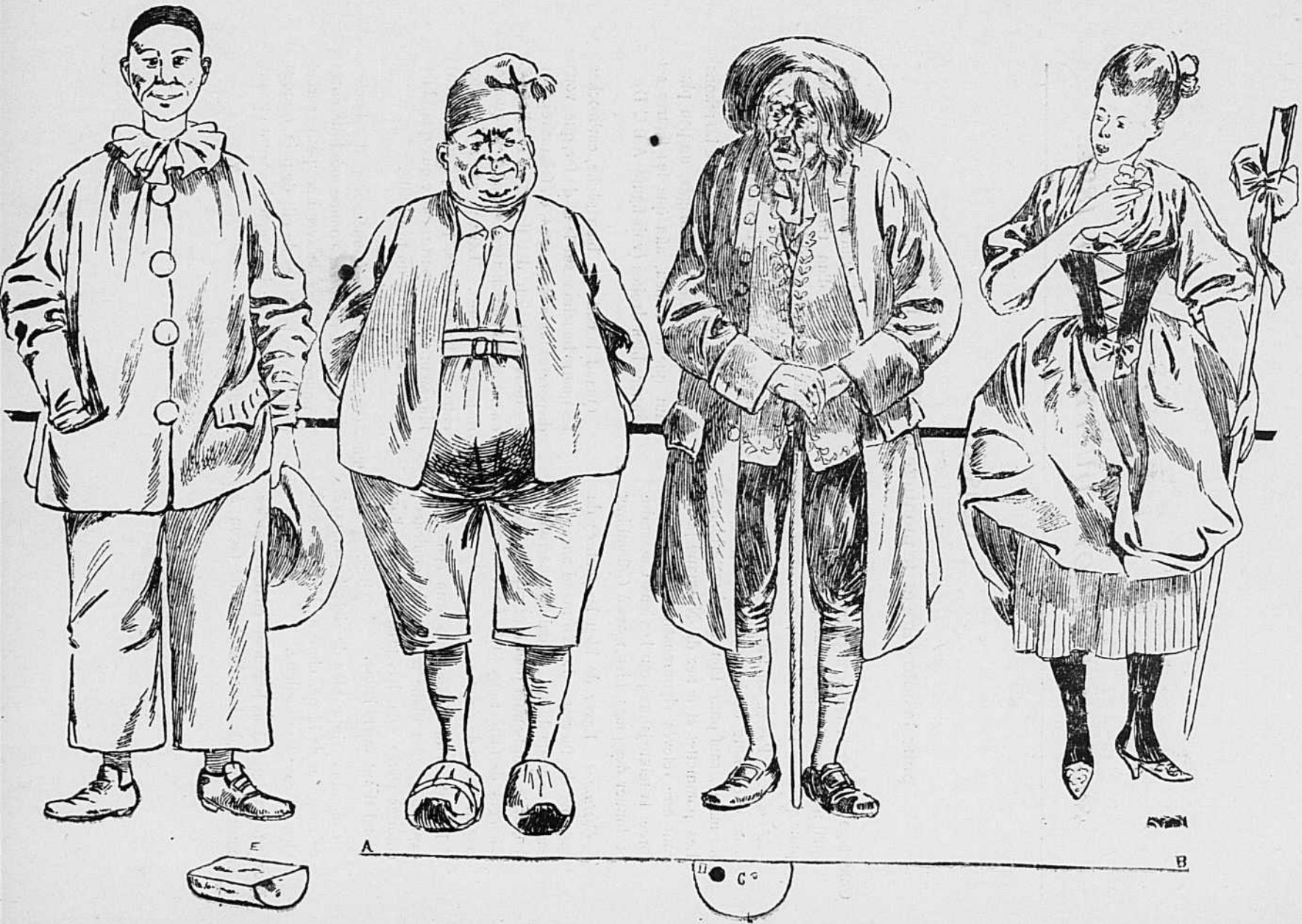
Cant

Pian

Mon pe - tit pe re, é cou - te mon mal - heur, J'al per - du ma bour - se a - vec ma for -
 Mais c'est é gal; bourse é - tait pe - ti - te. Et ce cœur - là qui n'est pas sans

- tu - ne, Moi qui rê - vais de rî - che - ter la lu - ce; Je n'ai rien pour ta
 - mi - te, Con - tient pour - tant dit ma me - re, un tré - sor - C'est mon a -

re - 'te que mon cœur. Et ce - là vaut - de, l'or



JEU DE MASSACRE.

Conseils

pour le coloriage et le montage du JEU DE MASSACRE.

Coloriage—Coller la feuille sur carton fort (pour qu'il ne se gondole pas), mais pas trop épais, pour qu'il soit facile à découper.

Figures. Passer un ton chair (rose pâle avec une pointe de jaune) sur les figures et les mains, sauf pour Pierrot qui reste blanc. Les pommettes et le nez du Normand pourront être relevés vigoureusement en rouge ; forcer la teinte jaune pour le vieux Cassandre et donner des joues bien roses à Colombine.

Costumes. Laver de bleu les ombres du costume de Pierrot. Le Normand aura ses bas et sa veste bleus, sa culotte marron un peu clair, son bonnet peut être rayé horizontalement de filets rouges très fins ; sabots et ceinture terre de Sienna.

Le paletot de Cassandre, brun (puce ou capucine), gilet blanc à fleurs de couleurs ; culottes rouge sale, bas gris, perruque d'un blond tirant sur le jaune.

Colombine, jupe bleu de ciel ; jupon rayé de rouge et de blanc, cheveux blonds, nœud bleu ou rose à sa houlette.

Montage—Couper deux bouchons en deux parties dans le sens de leur longueur, de façon à

avoir quatre demi-cylindres (voir figure E). Les percer tous d'un trou dans leur plus grande longueur, parallèlement à leur face plane, afin de pouvoir les enfiler tous sur un fil de fer autour duquel ils tourneront.

Coller la face plane des quatre bouchons au dos des quatre personnages, un peu plus haut que le milieu, afin que les figures se tiennent bien droites (voir figure A B C D).

Quand la colle est bien sèche, embrocher les quatre bouchons sur le fil de fer, que vous disposerez horizontalement, en faisant reposer les deux bouts sur des livres, ou des boîtes, ou même des planchettes, avec pied en équerre, disposées exprès. Laisser assez de place entre les personnages, pour qu'ils tournent librement sans se heurter entre eux quand ils seront touchés par un projectile.

Tir—On renversera les poupées avec des boulettes de papier, *calées* comme une bille entre le pouce et l'index ou avec une petite sarbacane, et des boulettes de mis de pain, ou tout autre procédé de balistique innocent et sans danger.

Nous voici au troisième acte. Le messager revient ; on a surpris Antigone en train de remettre sur le cadavre la poussière que les soldats en avaient balayée ; il traîne la coupable aux pieds de Créon à qui il conte le nouveau méfait de la jeune et farouche virago ; et c'est alors que s'engage entre le tyran et la vierge cet immortel dialogue qui, depuis tant de siècles, fait l'admiration des entrés et des gens de théâtre : Antigone réclamant au nom de l'éternelle justice contre la loi des hommes :

Ton édit est d'un homme ; a-t-il un tel mérite,
Qu'il soit supérieur à la loi non écrite ?
Loi des dieux ! qui s'impose au mortel le plus fier.
Car ce n'est pas la loi d'aujourd'hui, ni d'hier,
Qu'un instant abolit, comme un instant la fonde,
Mais l'éternelle loi, plus vieille que le monde.

Ce couplet, que MM. Vacquerie et Meurice ont si éloquemment traduit, a traversé les siècles. Platon l'a refait, dans la mort de Socrate, et après Cicéron, et tout le monde. Mais jamais ni poète, ni philosophe, ni prosateur n'ont atteint à ce degré de sérénité dans l'expression d'une vérité éternelle.

Cette hautaine et magnifique revendication de l'équité divine sur la justice humaine, des dieux d'en haut sur ceux d'en bas, gagnerait à passer par le clairon retentissant d'une voix indignée et sombre. Melle Barlet l'enveloppe d'une douceur têtue et fière. Créon et Antigone, après s'être répondu l'un à l'autre par grandes tirades, en viennent, selon la mode antique, à échanger vers à vers, comme des escrimeurs qui s'envoient du tic au tac leurs coups de fleuret, des arguments et des outrages. "Tu as voulu, lui dit Créon, défier ma loi." Et Antigone répond :

J'ai voulu simplement ensevelir mon frère.

Non, vous n'imaginez pas avec quel accent d'héroïsme simple et de tendresse contenue Mlle Bartet, sans élever la voix, sans forcer la note, a dit ce vers charmant. Le roi a envoyé chercher Ismène, et l'interrogeant :

Parle, as-tu pris aussi part à la trahison ?
Ta sœur convient du crime et s'en targue et s'en loue,
Mais toi, plus timide, toi, tu vas nier ?

Quelle admirable scène que celle qui suit ! Timide, oui, sans doute, Ismène l'est ; mais elle est tendre, elle aime sa sœur, elle s'échauffe à son héroïsme. Elle avoue. En vain Antigone, soit

compassion pour cette sœur, soit mépris de la faiblesse qu'elle a montrée le matin, soit orgueil personnel, repousse cette solidarité de sacrifice, et réclame le châtimement pour elle seule, qui, seule, a été coupable. Ismène, soulevée par la situation au-dessus d'elle-même, se cramponne à son dévouement. Tu peux, dit-elle au roi :

Tu peux nous envoyer, Créon, où bon te semble,
Dans la vie ou la mort ; mais laisse nous ensemble.

Le quatrième acte s'ouvre. Créon voit venir à lui son fils Hémon. Hémon doit épouser Antigone, et il en est éperdument épris. Antigone l'aime-t-elle ? Nous n'en savons rien, et tout me porte à croire que non. Elle n'en a pas encore dit un mot ; c'est Ismène, la charmante Ismène, qui, plaidant la cause de sa sœur, a dit au roi :

Quoi ! l'enfant de ta sœur, fiancée à ton fils !

Il est vrai que dans la traduction de MM. Vacquerie et Meurice, à la dure réponse de Créon :

Mes fils ne sont point faits pour des filles sans âme,

Antigone réplique :

L'entends-tu, cher Hémon, qui me nommais ta femme ?

Mais le vers n'est pas dans le texte original. Il y a simplement dans Sophocle :

"Cher Hémon, comme ton père fait peu de cas de toi."

Et la réplique a été mise par lui non dans la bouche d'Antigone, mais dans celle d'Ismène. Sophocle n'a prêté à l'intransigeante Antigone ni un sentiment, ni un mot attendri pour Hémon. C'est une héroïne de Corneille. Elle doit l'épouser ; elle lui donnera des enfants ; elle lui sera fidèle ; elle sera la femme du devoir, comme elle a été la fille du devoir, en soignant Œdipe aveugle, comme elle a été la sœur du devoir, en rendant à son frère les derniers honneurs. Ce n'est pas une tendre.

Entre Créon et son fils Hémon la discussion est animée et douloureuse. C'est Leitner qui faisait Hémon. Le jeune tragédien a été vraiment digne du maître, à qui il donnait la réplique. Nous avons là un très beau et très émouvant spectacle. Ces deux voix, superbes l'une et l'autre, nous frappent en plein cœur, détachant chaque syllabe avec une force merveilleuse.

Hémon n'obtient rien de son père, qui s'obstine

en son farouche et implacable entêtement. Mounet-Sully, avec sa haute stature, ses gestes rares, son masque immuable, donne à merveille la sensation d'une brute puissante butée à l'idée fixe. Hémon le quitte désespéré et furieux, et crie en se sauvant :

Moi, ce spectacle affreux, bon pour tes chers élus,
Je ne le verrai pas ; tu ne me verras plus !

Antigone est donc condamnée. Créon a craint, s'il répandait son sang, que ce sang ne criât contre Thèbes et contre lui ; elle sera enfermée dans une grotte, et y restera murée jusqu'à ce que la mort la vienne prendre. Nous la voyons qui vient exhiler ses plaintes... je me sers du mot exhiler parce que je songe à Mlle Bartet. J'avais rêvé une autre Antigone révoltée, enragée contre l'iniquité dont elle est victime, appelant le peuple à son secours, cherchant à le mutiner contre la puissance royale, furieuse contre la lâcheté de tous, et ne se résignant au martyre que les lèvres serrées d'où s'échappent les gémissements d'une âme endolorie, vaincue, mais fière. C'est ainsi que j'avais compris le rôle, et je crois que c'est ainsi que tous les lettrés l'ont compris depuis deux mille ans.

Et cependant, je n'en veux pas à Mlle Bartet ; c'est que la perfection idéale, même dans le faux, est encore une délicieuse et rare volupté. Oh ! qu'elle a été touchante dans ses adieux à la vie, dans ses regrets de mourir sans avoir connu les joies de l'hymen ; avec quelle élégante eurhythmie de gestes elle a imploré le chœur, qui lui a répondu par des dénégations ; un beau morceau de musique, celui-là, et très en situation ! Et quand une fois elle eut vu que tout était inutile, de quel geste pudique, noble et résigné elle ramène son voile sur son visage, et d'un pas mesuré et digne, s'en va vers la mort !

Créon triomphe ; car il a condamné Antigone, et le peuple (le chœur), loin de se rebeller, a courbé la tête. Mais voici que les dieux entrent en scène. Leur envoyé, c'est le devin Tirésias. Il avertit Créon, qui se rit de ses conseils et de ses menaces ; il fulmine contre lui de sombres et obscures prophéties :

Déjà, je vois autour de toi les Erinnyes
S'assembler, méditant les mornes agonies,
Ces deuils qu'on ne plaint pas, qui sont des châtiments,
Et dans tout le palais de longs gémissements.

Créon se raidit dans son orgueil ; cependant il est entamé ; il sent au-dessus de lui une fatalité qui plane, toute prête à l'accabler. Mounet-Sully a eu un mouvement admirable, lorsque, jetant son sceptre, il a crié :

Eh bien ! hommes ici présents, libres, esclaves,
Je rends au mort la tombe ! et maintenant, vous tous,
Courez à la montagne et j'y cours avec vous.

Nous sommes au dernier acte, le plus pathétique, le plus terrible, le plus magnifique de tous. Un messenger arrive porteur de grandes nouvelles. Il demande à voir la reine, Eurydice, femme de Créon. Les portes du palais s'ouvrent, Eurydice paraît. C'est Mme Lerou, superbement drapée, dont l'entrée en scène est merveilleusement tragique. L'envoyé lui conte ce qui s'est passé. Le récit est dans Sophocle un modèle de narration dramatique, et il a été traduit avec une fidélité d'un pittoresque admirable ; il a été dit par Sylvain avec une incomparable maestria. Au moment où le roi a écarté la pierre du sépulcre dans lequel Antigone avait été ensevelie vivante, il a vu la jeune vierge,

Pendue à sa ceinture où son col blanc s'enlace,

et à côté d'elle Hémon, une épée à la main. Hémon, transporté de fureur a voulu d'abord se jeter sur son père, puis a tourné son arme sur lui-même et s'est frappé. Eurydice à ces tristes nouvelles rentre précipitamment dans le palais, et voici que Créon arrive, de gauche, portant le cadavre de son fils.

Un grand frisson d'admiration a couru dans la salle, Mounet-Sully, semblable à un dieu foudroyé, gravissait, triste et superbe, en son affaissement, les marches de l'escalier qui accède à la scène, et tirait après lui, d'un mouvement lent et rythmique, le cadavre dont les pieds étaient soutenus par des serviteurs, montant derrière lui. C'était un tableau d'une grandeur et d'un pathétique singulièrement pittoresques.

Créon pose le corps à terre ; il soulève cette tête pâle, qui ballote dans ses bras ; il se répand en lamentations et en cris de douleur ; il ploie sous cet amas inouï de malheurs qui le frappent coup sur coup ; il reconnaît enfin que les dieux l'ont justement puni. Mais il n'est pas au bout.

Un envoyé sort du palais, et apprend à Créon qu'un nouveau deuil l'attend dans sa maison.

Quel autre deuil veux-tu désormais qui m'importe ?
s'écrie-t-il. Le messager lui apprend alors que sa
femme est morte.

Tes yeux peuvent la voir sans même qu'on l'apporte,
Pâle, sanglante, aux pieds de Pallas.

La porte du fond s'ouvre, et l'on aperçoit le corps
d'Eurydice étendu sur les marches de l'autel, ses
femmes pleurant autour d'elle. Mounet-Sully se
dresse avec un grand cri, laissant tomber sur le
sol la tête qu'il soutenait de ses mains, et, d'un
geste magnifique, lève les bras au ciel, comme
pour le prendre à témoin. On ne respirait pas
dans la salle ; nous étions tous accablés, oppressés
d'une religieuse horreur.

— Morte ! s'écrie-t-il ; morte ! et comment ?

— Comme son fils ! répond l'envoyé.

Elle a pris une épée et se l'est mise au cœur.

C'est le comble ; c'est la fin. Oh ! que Mounet-
Sully a été beau et tragique lorsque, les bras

tendus, le visage égaré, il a cherché la porte par
où rentrer dans le palais. De quel accent déses-
péré et sombre il a dit ces vers qui terminent le
drame :

Fuyons donc, mais par quelle porte ?
Je suis environné du sort ;
Ici, la mort ; et là, la mort !
La mort ! la mort ! partout la mort !

J'en avais la gorge sèche ; nous étouffions, et
c'était comme un grand besoin de pleurer ; car des
larmes nous auraient soulagés de cette oppression.
Mais on ne pouvait pas. Je ne crois pas que
jamais on avait sur aucun théâtre porté la sensa-
tion de l'horreur à ce degré d'intensité.

Des applaudissements furieux ont éclaté de
toutes parts quand le rideau est tombé. On a rap-
pelé avec transport tous les artistes qui avaient
contribué à cette belle représentation, et surtout
Mounet-Sully, le plus grand de tous.

Francisque Sarcey.

Savoir Vivre.

LES DINERS.

RÈGLES GASTRONOMIQUES.

Les gens qui donnent à dîner peuvent avoir la
sobriété des anachorètes ; ils sont tenus d'être
savants en art culinaire. Au dernier siècle, le duc
de Richelieu et la marquise de Créqui étaient les
gens qui mangeaient le moins et qui étaient les
plus renommés pour la perfection de leurs soupers.

Nous n'entendons pas dire qu'il faille composer
les dîners à la façon de Lucullus ou d'Hélioga-
bale. Ce dernier, fou couronné, faisait figurer,
sur sa table, au même repas, six cents cervelles
d'autruche. Cet exemple suffira à démontrer
l'absurdité de sa somptuosité gastronomique.—
On reçoit les gens selon sa situation de fortune,
simplement si l'on n'a que des ressources limitées,
mais cette simplicité n'exclut aucunement une
certaine recherche et des soins minutieux dans la
préparation des plats. Ce souci du bien-être de
ses hôtes est le fait des personnes généreuses et
bien élevées.

C'est peut-être le cas de dire, ici, qu'on fait bien

de ne pas former de relations très intimes avec
des gens qui sont dans une position de fortune
très au-dessus de la sienne ; en ce qui regarde les
dîners, par exemple : ou il faudrait se condamner
au triste rôle de parasite, ou se mettre dans l'obli-
gation de dépasser le chiffre de son budget pour
rendre les politesses qu'on aurait reçues. Et
encore n'arriverait-on pas à " faire les choses
convenablement ". Il est bon de réfléchir avant
de s'asseoir à la table des autres.

On doit penser qu'on aura toutes les peines du
monde à traiter à son tour, selon leurs habitudes,
les gens accoutumés à une chair à la fois délicate
et plantureuse ; qu'on ne réussira qu'à étaler sa
médiocrité et souvent qu'à se couvrir de ridicule,
n'étant nullement agencé pour recevoir dans les
mêmes conditions de luxe ou d'élégance.

Cela posé, nous dirons qu'on ne néglige aucun
frais compatible avec ses moyens, lorsqu'on offre
à dîner même à des amis très intimes, même à des

parents. Il y a des recherches qui ne coûtent qu'un peu d'ingéniosité, de peine et d'attention.

Pour commencer, il faut composer son menu avec un esprit de suite et de logique, qui manque à quelques maîtresses de maison, en cette partie importante de la vie matérielle. C'est-à-dire qu'on tiendra compte de la saison et qu'on variera les mets pour ne pas fatiguer ses convives par une uniformité d'où peut naître, outre l'ennui... l'indigestion. Par paresse d'esprit, il ne faudrait pas donner à quelqu'un, qu'on aurait invité ou retenu à dîner, le repas que fit servir une dame du dix-huitième siècle à des amis bien connus pour leur sagacité gastronomique : côtelettes de mouton, rognons et gigot du même animal, œufs brouillés au jus de l'éternel quadrupède. Irrités de cette monotonie, les convives chantèrent au désert :

— Eglé nous croit bergers.

Ces invités-là manquaient d'urbanité, mais assurément l'amphitryonne à l'imagination inféconde ou à l'indolence impolie méritait cette leçon.

L'ÉTIQUETTE DU DINER.

Les convives ont été invités huit jours d'avance, de vive voix ou par écrit. Dans ce dernier cas, qu'ils acceptent ou qu'ils refusent l'invitation, ils doivent faire savoir immédiatement à l'amphitryon s'il peut, oui ou non, compter sur eux. Si on refuse, on glisse quelques mots de regrets, se plaignant de la nécessité où l'on est de se priver d'une soirée agréable, et on remercie. Il arrive encore qu'après avoir accepté une invitation, on soit forcé de la décliner ; il faut alors prévenir tout de suite la personne chez laquelle on devait dîner qu'on est dans l'impossibilité de tenir son engagement. On donne sa raison et on témoigne également ses regrets.

Le refus ne dispense nullement de la visite dans les huit jours, — comme nous l'avons déjà indiqué. L'intention vaut la réalité, en cette circonstance, comme en une foule d'autres.

Les invités arrivent quelques instants (dix minutes, un quart d'heure) avant l'heure fixée, jamais après. — Les maîtres du logis sont au salon pour recevoir leurs hôtes. Dans une maison bien ordonnée, — même si l'on y dispose de ressources restreintes, — les apprêts d'une réception sont tou-

jours combinés de telle sorte qu'à l'heure de cette réception il ne reste à se préoccuper d'aucune chose.

Hôtes et invités sont en grande toilette du soir : les hommes en habit et pantalon noir, cravate blanche, gilet blanc ou noir ouvert, gants mastic, souliers fins ; les femmes en corsage à demi décolleté, jupe à traîne (il y a de classiques robes de dîner, comme il y a des robes d'opéra... d'avent et de carême) ; ou bien ils ont revêtu leur plus belle toilette de ville, s'ils sont reçus chez des amis, en petit comité, dans des maisons où l'on ne veut, où l'on ne peut admettre toutes ces cérémonies.

Au moment où sonne l'heure du dîner, le maître d'hôtel, ou la simple bonne, ouvre les doubles battants de la porte du salon et prononce gravement le sacramental : "Madame est servie." Les hommes s'en vont alors vers la dame à laquelle ils doivent offrir leur bras. Cette dame leur a été désignée par le maître de la maison, qui sait près de quelle femme chaque homme sera placé à table. Dans le cas où ce voisin et cette voisine de table seraient inconnus l'un à l'autre, pour faciliter l'expansion, ou tout au moins les mettre à même de rompre aisément la glace, l'amphitryon ferait en sorte de leur donner, en quelques mots, avant le dîner, une idée claire de leur position sociale et de leurs familles respectives. Ce procédé est à recommander très-fortement. Qui ne sait les impairs qu'on peut commettre quand on parle à des gens dont on ignore la situation, les tenants et aboutissants ?

L'homme qui escorte une femme à table l'y installe commodément, lui avançant ou lui reculant sa chaise. La dame en passant devant lui s'incline légèrement ; lui salue plus profondément.

Il ne prend place qu'après l'avoir fait asseoir. Il l'entoure des mêmes soins durant tout le repas, il voit si elle est pourvue de tout ce dont elle a besoin ; elle est tellement prévenue qu'elle n'a jamais à demander de l'eau ou toute autre chose.

Le maître du logis s'est dirigé vers la dame la plus âgée, ou, en quelques circonstances particulières, vers la plus qualifiée, et il passe le premier avec elle dans la salle à manger. Il ne faut pas s'y tromper, de même qu'à table, on sert les femmes étrangères avant la maîtresse de la mai-

son, de même elles doivent prendre le pas sur elle. Cela n'empêche nullement cette dernière de demander le bras du convive le plus âgé ou le plus qualifié ; toujours par suite de cette courtoisie généreuse qui place les femmes au-dessus des hommes.

La maîtresse de maison précédera toutefois ses filles ou ses jeunes parentes, qui seront au bras des hommes les plus jeunes. S'il reste des hommes sans femmes,— c'est rare dans une réunion bien organisée,— ils viennent les derniers, comme ils peuvent.

On quitte ses gants quand on est assis ; on les glisse dans sa poche.

Avant de commencer à manger, donnons quel-

ques *articles* de la *loi de la table*, laquelle est très belle. Sur toute chose, le respect de l'*âme commune* des convives doit dominer la marche de la conversation. Aucun sujet n'est de saison qui n'est particulier qu'à quelques personnes de la compagnie. Le tact ne viole jamais cette loi, même une minute.

Les amphitryons s'efforcent de porter la conversation sur des sujets neutres, mais agréables et gais, si faire se peut. Les arts, la littérature, les voyages, etc., fourniront la matière. On éloignera soigneusement la politique, source d'ennui pour les femmes et de mauvaise digestion pour les hommes.

HYGIÈNE

PROPRETÉ DES DENTS.

Théophile Gautier parle, quelque part, de l'éblouissant sourire de perles.

Il est de fait que rien n'augmente la grâce du sourire, que rien ne lui est nécessaire comme une double rangée de dents bien blanches et bien saines, que les lèvres découvrent en s'écartant dans le sourire.

Les jolies dents sont une condition *sine qua non* de beauté. De bonnes dents (elles sont presque toujours belles en même temps) sont indispensables à la santé. "Pas de dents, pas de santé" est un aphorisme rigoureusement vrai formulé par le professeur Préterre, un chirurgien-dentiste justement célèbre en France et à l'étranger.

•La chute prématurée des dents vieillit avant l'âge. Je sais bien qu'on peut rendre à la bouche le "mobilier" qu'elle a perdu (comme on disait au XVIII^e siècle), mais de combien d'ennuis est accompagnée cette réparation faite à notre personne.

Il vaut mieux s'efforcer de garder précieusement ce que la nature nous a donné. Soignons donc nos dents, pour ne pas être défiguré par leur perte, pour échapper aux maladies destructives, pour ignorer les terribles souffrances qu'infligent les dents gâtées, pour conserver la pureté de notre haleine, un charme au-dessus de bien d'autres.

La propreté des dents est le plus sûr moyen de combattre les causes qui les ruinent. Il faut les nettoyer soir et matin en les brossant minutieusement ; il est excellent de se rincer la bouche après chaque repas — qu'on prend chez soi : les particules d'aliments qui se logent entre les dents s'y décomposent, et amènent, peu à peu, — les viandes par leur rancidité, les végétaux par leur acidité — l'abominable carie si funeste aux dents, et la perte de toute fraîcheur de l'haleine.

Quelques personnes emploient l'eau froide pour les lavages des dents et les rinçages de la bouche. Je conseillerai toujours l'eau tiède pour les uns et les autres. On peut employer, pour se laver les dents, une légère infusion de menthe ou la mixture suivante : 3 grammes de borax et 9 grammes de glycérine pure, dans un litre d'eau tiède. Mais la première indication, plus simple, peut suffire.

La brosse à dents doit être petite, presque ronde, pour pouvoir bien visiter tous les coins de la bouche. Nous donnerons plus loin les dentifrices et les poudres qui nous ont paru sans danger.— Car le plus grand nombre des produits de cette sorte et les plus vantés avancent la perte des dents. Il en est quelques-uns d'efficaces, c'est de ceux-là que nous fournirons la formule.

Mais il pourrait suffire de se savonner les dents

trois ou quatre fois par semaine (sans préjudice du nettoyage du matin et de celui du soir, tous les jours). On emploierait, à cet usage, le savon de Marseille (castille), bien blanc, bien pur. Pour commencer, cette opération est assez désagréable, je ne le dissimulerai pas. Mais on s'habitue vite, et de quels heureux résultats elle est suivie ! Le savon est une préparation alcaline, et les alcalins sont très recommandés pour les dents ; il est antiseptique, et quelle bouche n'a, plus ou moins, besoin d'antiseptiques ? Enfin, il enlève le limon qui couvre les dents et dont les poudres les plus célèbres ne les débarrassent qu'en causant un certain dommage à l'émail protecteur.

Quelques personnes se servent tout bonnement et avantageusement de sel, dont elles frottent leurs dents, elles les brossent et les rincent ensuite à l'eau tiède. Leurs dents sont très blanches, leurs gencives dures et roses. Cependant, je craindrais que le traitement ne convînt pas à tout le monde, tandis que le savon peut être adopté sans inquiétude, quelle que soit la denture et le tempérament.

Les dents ne doivent pas être brossées en long. Ce faisant, on atteindrait les pointes des gencives, et c'est comme cela qu'on arrive à déchausser les dents. La rangée supérieure sera brossée de haut en bas (des gencives aux extrémités), la rangée inférieure de bas en haut, ce qui donne, également, des gencives aux extrémités. Le dessous des dents sera brossé de la même façon et aussi soigneusement que le dessus.

LES GENCVES, SOINS DES DENTS, PRÉCAUTIONS À PRENDRE.

Il faut soigner les gencives, car lorsqu'elles sont en bon état, il y a chance pour que les dents se portent bien.

Quand elles sont molles, voici une poudre qui les raffermi :

Quinquina	15 grammes
Ratanhia en poudre	6 —
Chlorate de potasse	5 —

Ces poudres doivent être bien mélangées pour n'en former qu'une, dont on se frotte les gencives trois ou quatre fois par jour.

Peu à peu, on habitue les gencives à une friction plus énergique. Quand les gencives, très molles,

saignent aisément, on les fortifie en mâchant souvent du cresson ou du cochlearia, ou en les lavant avec une infusion de gentiane ou de feuilles de ronces, dans laquelle on a jeté quelques gouttes de teinture de quinquina ou d'eau de Cologne.

Le citron a, aussi, une excellente action sur les gencives ramollies et même ulcérées. On trempe un petit pinceau dans le suc de ce fruit et on se badigeonne les parties malades, sans toucher les dents. Le badigeonnage à la teinture de ratanhia et à la teinture de pyrèthre, parties égales, est très recommandable. On opère le soir.

Une décoction de myrrhe, de tannin, d'écorce de chêne serait excellente pour laver les gencives tendres et saigneuses, car elle agit comme astringent.

Il y a des aliments contraires aux dents : le sucre, les bonbons, la pâtisserie. On dit que les raves et les dattes leur sont nuisibles, parce qu'elles sont acéteuses. L'abus des acides détruit l'émail de la dent. Les figues, comme le sucre, relâchent, ramollissent les dents. Les huiles, les axonges, les graisses ne leur valent rien.

Gardez-vous de boire immédiatement après avoir avalé votre potage chaud... à moins que votre boisson ne soit tiède. Si elle est froide ou glacée, vos dents se ressentiront de ce brusque passage d'une température brûlante à une température polaire. Respirez par le nez, surtout par les temps froids (c'est une habitude dont on fait bien de ne pas se départir non plus en été, pour la santé des poumons). En hiver, si vous respirez par la bouche, vous exposez vos dents à un courant d'air d'une température beaucoup plus basse que celle de votre corps. De là des inflammations du périoste et de la pulpe des dents ; des congestions de la membrane muqueuse, avec une sécrétion d'acide mu... Mais je ne veux pas faire de science dentaire. Tous les gens raisonnables comprendront qu'il est malsain pour les dents de respirer par la bouche, de dormir la bouche ouverte, ce qui se produit principalement quand on se couche sur le dos.

Il est dangereux pour les dents de les nettoyer (ou même toucher) avec des épingles ou tout autre objet de métal.

“Quand mangerez, dit un vieil auteur, mangez des deux costez, afin que l'un soulage l'autre.”

MAUX DE DENTS.

Lorsque vous souffrez des dents, défiez vous des topiques qu'on peut vous conseiller. La créosote, le girofle, l'essence de cannelle, etc., etc., calmeront *peut-être* vos douleurs, mais détruiront vos dents.

Recourez au dentiste, et, si vous devez attendre, n'employez que des remèdes dont l'innocuité saute aux yeux. Par exemple, broyez du persil avec un peu de sel, formez-en une petite boule, que vous introduirez dans l'oreille du côté où vous souffrez. Ou badigeonnez la joue du côté affecté avec du jus de citron ; ou appliquez sur la joue une flanelle chauffée.

Le régime maigre calme les douleurs dentaires. Les bains tièdes aussi.

Lorsque les dents ont été agacées par un acide, l'eau de Seltz atténue fort bien cet agacement.

Un de mes amis se guérit d'un violent mal de dents sur l'avis d'un médecin, en appliquant à l'angle de la mâchoire inférieure, à la place où l'on sent le battement de l'artère, un emplâtre composé de farine, de blanc d'œuf, d'eau-de-vie et de mastic. C'était une dent de la mâchoire inférieure qui lui causait d'intolérables souffrances.

Le mal de dents peut provenir de l'acidité de la salive, d'où résultent une inflammation et une irritation dentaires. Une forte solution de bicarbonate de soude est le remède indiqué contre cette sorte de mal de dents. Rincez-vous bien la bouche avec cette solution, et appliquez un peu de bicarbonate de soude sur vos dents et vos gencives, au moyen de la brosse. Quand vous souffrez, essayez de cette recette. Si vous vous trouvez soulagé, c'est que vous avez découvert la cause du mal. Désormais, employez le bicarbonate de soude dans la toilette de vos dents.

Plusieurs personnes m'ont assuré s'être guéries de la carie dentaire par le moyen suivant : On réduit de l'alun en poudre très fine et on en remplit la dent creuse. La douleur se dissipe au fur et à mesure que l'alun se dissout dans la dent. Il faut répéter l'opération chaque fois que la douleur renaît, à la fin elle est vaincue, et la carie est enrayée. Cette carie est due à l'action destructive des parcelles d'aliments qui se logent dans les dents creuses, y séjournent et s'y corrompent. On

sait que l'alun a des propriétés antiseptiques, d'où sa vertu, dans le cas qui nous occupe.

Cependant, toutes les fois que cela ne vous est pas impossible, recourez plutôt au dentiste, à un bon dentiste (car il est de très sottes économies et grâce auxquelles on dépense un argent fou, sans compter les ennuis, les accidents, les douleurs). Le plombage, ou, mieux, l'aurification faite à temps, peut nous conserver indéfiniment des dents attaquées et calmer d'atroces souffrances. Toute négligence serait condamnable et on la regretterait souvent et longtemps.

LA VOIX.

Ceux qui sont doués d'une voix douce ont reçu un grand don de la nature. Ils sont tout-puissants au foyer pour le bien. Un mot tendre, une parole consolante dite de cette voix flexible et harmonieuse a bien plus de prix et d'accent, elle remue délicieusement le cœur et, dans les crises sombres de la vie, elle fait entrer comme un rayon dans l'âme obscurcie.

Si vous êtes né avec une voix douce, gardez-la donc comme la prune de vos yeux ; si vous avez reçu en naissant un dur organe, essayez de l'assouplir. Il faut veiller sans cesse sur sa voix, la maintenir constamment sur le ton juste, et, par surcroît, on obtient un grand empire sur ses passions.

Si légitime que soit votre ressentiment, si grave l'offense qu'on vous ait faite, exprimez le reproche ou votre peine d'une voix mesurée, sans âpreté. Ce merveilleux instrument ne souffre pas d'être malmené une seule fois ; une parole brève, sifflante, mordante, en voilà assez pour fausser à jamais l'organe.

Veillez bien sur la voix des enfants. C'est dans les jeux qu'elle perd sa douceur, son harmonie. Ecoutez les garçonnets et les fillettes, au moindre mécontentement contre leurs camarades, c'est un grognement, ou pire, peut-être, c'est une riposte sèche et cinglante comme un claquement de fouet...et aussi blessante. Plus tard, à la première discussion conjugale, le jeune homme ou la jeune femme, dont la voix s'était adoucie dans les paroles d'amour, retrouvera ce ton... coupant, dont on n'oubliera plus jamais le son et qui aura peut-être détruit tout bonheur.

Une voix douce, c'est un chant d'alouette au foyer, c'est au cœur ce que la lumière est à l'œil : la lumière n'a-t-elle pas ses ondes et ses vibrations, comme le son ? — Il n'est pas, pour la femme, de qualité plus charmante. O vous toutes qui me lisez, méditez le vieux proverbe : " C'est le ton qui fait la chanson. " Une bonne parole, pour avoir toute sa valeur, doit être dite d'une voix douce ou au moins affectueuse ; un reproche juste, une plainte ne pourront blesser si on ne leur donne ni un accent de colère, ni un accent de dédain ou de mépris.

Pour mériter le renom d'une personne bien élevée, on parle d'un ton poli, aimable ; on diminue le volume de sa voix, etc. Pourquoi négliger ces ménagements au foyer ? Une femme parlera avec douceur, avec tendresse à son mari, à ses enfants ; si elle a des observations, des représentations à leur faire, s'il lui faut gronder, ce sera encore d'un accent où l'on sente l'affection sous la tristesse et l'étonnement.

On surveillera également sa voix et son ton pour parler aux domestiques, à tous ceux dont on approche, et cette voix mesurée aura pouvoir sur tous. — Je n'entends pas dire qu'on doive parler d'une voix uniforme ; ne supprimez aucune inflexion, sauf celle de la colère. Il y a des voix froides et blanches qui font frissonner.

Dans les grands mouvements de l'âme, la voix éclate sans doute, mais qu'importe, si la douleur

ou l'indignation généreuse ne lui communique pas cet accent grinçant, mauvais, qu'on s'est habitué à réprimer dès l'enfance. La voix, au reste, ne doit être ni trop basse, ni trop élevée, ni sourde, ni aiguë. On peut corriger sa voix comme toute autre chose.

Dans la discussion, ce n'est pas la déclaration d'une opinion contraire à la nôtre qui blesse notre fierté, c'est le *ton* de dogmatisme ou de supériorité de l'adversaire, le manque de sympathie, d'appréciation, de respect pour nos propres idées, le mépris autant exprimé par le *son de la voix* que par les paroles.

La vérité serait presque toujours acceptée, si la fermeté et la clarté du discours étaient soutenues par une voix douce ou au moins modérée, laquelle, autant que les mots, témoignerait d'une certaine considération pour l'interlocuteur, en même temps qu'elle indiquerait la bonté et la modestie de celui qui parle. Dans ces conditions, on pourrait discuter, sans violer aucune loi de la *vraie* politesse, celle du cœur.

Dans les salons où l'on se pique de bonnes manières, tout le monde parle d'une voix peu élevée, mais très distincte. On s'attache à bien prononcer chaque mot, et si l'on a un défaut de prononciation, on s'étudie à le détruire ou à l'atténuer, ce qui est toujours possible, avec un peu d'attention, de volonté et de travail.

Petit Cours de Mythologie.

Jupiter était remonté dans l'Olympe, profondément irrité de la malice et de la corruption des hommes. Il convoque aussitôt le conseil des dieux, et s'assied sur son trône. Trois fois il secoue sa redoutable chevelure pour en faire sortir les pensées qui le préoccupent, et trois fois la terre et la mer, et les cieux mêmes, en sont ébranlés. Alors il raconte ses voyages sur la terre, l'horrible festin de Lycaon, il annonce qu'il a résolu de faire périr cette race dans un déluge universel, en exceptant toutefois Deucalion, prince pieux, et Pyrrha, sa femme, qui régnaient sur la Thessalie. Les dieux approuvent sa sentence.

Aussitôt tous les éléments se déchainent avec fureur. Les vents amoncellent dans le ciel les

brouillards, les vapeurs et les nuages ; le soleil voile ses rayons ; la nature entière est plongée dans une profonde obscurité. Alors les nuages s'entr'ouvrent, et des torrents de pluie tombent du haut des cieux et inondent la terre ; Neptune, le dieu des mers, brise les côtes, les digues, les falaises qui bordent l'océan, soulève les fleuves par-dessus leurs rives, frappe les montagnes, et les eaux se précipitent en bouillonnant du fond de leurs gouffres. Les moissons, les arbres, les troupeaux, les temples, les maisons, tout est emporté. Les hommes périssent malgré leurs efforts pour sauver leurs jours en gagnant les hauteurs. Mais les eaux, s'élevant toujours, ont bientôt dépassé le sommet des plus hautes montagnes, et l'on n'aper-

çoit plus sur cette mer sans rivages que la barque qui porte Deucalion et Pyrrha.

Depuis neuf jours ils erraient seuls au gré des flots, lorsque leur barque s'arrêta sur le mont Par-nasse, dans la Phocide. Les deux vieillards adressent des actions de grâces aux dieux qui le^s ont sauvés ; puis, quand les eaux se sont peu à peu retirées, et que le soleil radieux a reparu dans un ciel sans nuages, ils ne peuvent s'empêcher de verser des larmes en voyant cette terre triste, désolée et veuve d'habitants. Ils s'acheminent vers le temple de Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon. "Sortez du temple, leur dit l'oracle ; détachez vos ceintures, couvrez-vous la tête d'un voile, et jetez derrière vous les os de votre aïeule." Les deux époux, interprétant les paroles obscures de l'oracle, comprirent que l'aïeule était la terre, et que les ossements étaient les pierres qu'elle renferme. Ils s'éloignèrent donc, le front voilé, et prenant des pierres, ils les jetèrent derrière eux sans se retourner. Celles que lança Deucalion furent changées en hommes, celles qui furent lancées par Pyrrha devinrent des femmes. Ainsi fut repeuplée la terre, et c'est de cette race dure que nous descendons tous. On retrouve chez tous les peuples cette célèbre tradition plus ou moins défigurée du déluge de Noé, de ce déluge universel décrit dans les livres saints.

Jupiter, le maître des dieux, le dieu suprême,

d'or ou d'ivoire, tenant la foudre d'une main et de l'autre un sceptre, emblème de sa toute-puissance (fig. 4). Un aigle est à ses pieds, les ailes déployées avec un faisceau de foudres dans ses serres. Le dieu, dont le visage est toujours majestueux, est nu depuis la tête jusqu'à la ceinture, tandis que le reste de son corps est couvert d'un manteau aux plis larges et flottants : on voulait indiquer par là qu'il était visible pour les dieux et invisible pour les mortels. Le chêne lui était consacré, parce que le premier il avait enseigné aux hommes à se nourrir de glands. Le temple le plus fameux de ce dieu était à Olympie, ville du Péloponèse, dans la Grèce. Au milieu du temple s'élevait la statue de Jupiter, faite d'or et d'ivoire, chef-d'œuvre de Phidias, le plus célèbre sculpteur de l'antiquité.

est ordinairement représenté assis sur un trône

Jupiter reçut autant de surnoms que d'autels : en Lybie, on l'appelait Ammon, Osiris en Égypte, Capitolin à Rome ; mais son nom le plus illustre était celui de Jupiter Olympien, soit parce qu'il habitait l'Olympe avec toute sa cour, soit à cause de l'institution des jeux Olympiques. Tous les peuples accouraient en foule à ces jeux, qui commençaient vers le solstice d'été et duraient cinq jours. Ils se renouvelaient tous les quatre ans ; et de là vint chez les Grecs la coutume de compter les années par olympiades, qui renfermaient chacune quatre années.

ICI ET LÀ

La chanson que nous offrons aujourd'hui à nos petits amis avec le jeu de S Pierrots a été composée pour une fête intime et se trouve bien étonnée de voir tout-à-coup le grand jour de la publicité. L'auteur, sur le conseil de quelques amis, offre en toute humilité, sa composition peu artistique, aux bébés qui ont un papa à fêter et sont en peine de trouver un compliment tout fait.

∞ Dame Rumeur rapporte qu'une vigilance très sévère s'exerce dans les pensionnats à l'égard du langage des jeunes filles. A Villa Maria, les élèves ont inventé un système des plus ingénieux, afin d'éviter les moindres fautes. Dans les groupes d'amies un anneau noir est décerné à celle qui est trouvée coupable d'une incorrection de langage. C'est à qui n'héritera pas de l'insigne déshonorant, et personne ne se montre empressé de délivrer de sa vilaine décoration la maladroite qui se l'est attirée. Voilà une bonne nouvelle.

∞ "L'Umbria," à sa dernière traversée, a rapporté un curieux bagage. Ce sont des instruments de torture trouvés dans le vieux château de Nuremberg en Bavière et achetés en 1890 par un Anglais, Lord Shrewsbury. Ces vestiges de la barbarie du moyen-âge sont en exhibition à New York. Les amateurs de spectacles poignants y trouveront de quoi se satisfaire. Toutes ces horreurs, dit un écrivain américain, nous font faire de singulières réflexions sur les monstres inhumains que devaient être nos ancêtres. Elles sont bien dépaysées sur "cette terre de la liberté, séjour des braves."

La femme de fer, dont nous donnons ci-après le fac-simile, servait, vers le quatorze ou quinzième siècle, aux exécutions capitales. Le condamné, placé à l'intérieur, voyait cette espèce de tombeau garni de pointes acérées se refermer étroitement sur lui.

Le reste de la collection est dans le même goût. Nous vous en faisons grâce.

À notre correspondante québécoise, qui pose à la "très sage direction du COIN DU FEU" l'ardu problème domestique de la formation des servantes et de la manière de se les attacher, nous sommes forcées de répondre que nous n'en avons pas encore trouvé la précieuse solution. Le seul espoir qu'il est en notre pouvoir de donner à l'aimable lectrice qui nous honore de sa confiance, relativement à cette question éminemment intéres-

sante, c'est que l'effort des sociétés féminines qui se forment de tous côtés et au milieu de nous, parvienne à découvrir un remède au fléau de notre époque. Dans le discours prononcé par Lady Aberdeen à l'inauguration du "Conseil National des Femmes," qu'on peut lire dans le présent numéro de la Revue, on verra que l'un des premiers sujets proposés à l'étude de l'Association est justement celui qui forcément nous préoccupe toutes : celui dont dépend malheureusement le repos des familles.

La Mode.



A mesure que la saison avance, le brun et blanc comme combinaison à la vogue, et beaucoup de belles robes noires seront très garnies ou de fourrures brunes ou de velours de la même couleur.

Un mot sur la coiffure. Il n'y a rien de particulièrement nouveau, mais les cheveux sont portés un peu plus haut pour grande toilette. Les

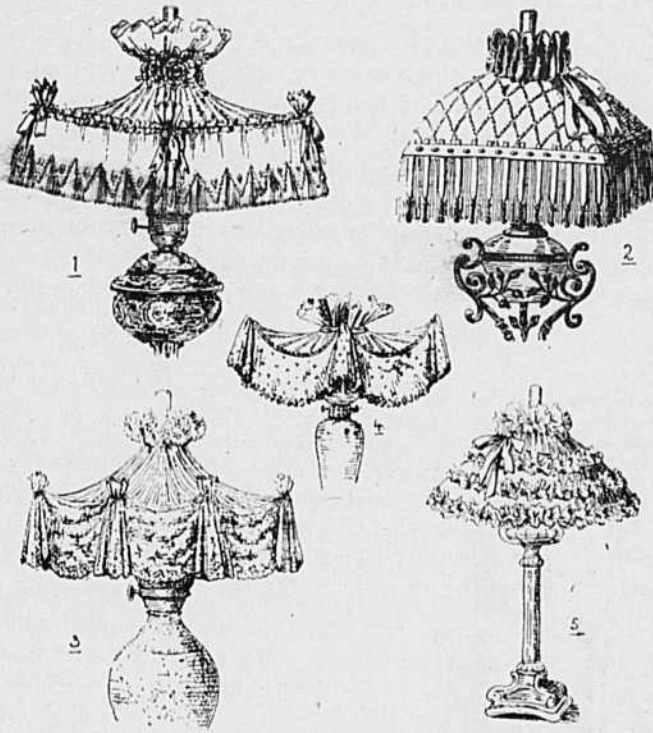
cheveux de côté sont plus ondulés que jamais, et celles que la nature a douées de cheveux frisés ou crépés ont le dessus, car la température est la pire ennemie des frisettes artificielles.

Toilette de soirée No. 1.—Cette toilette en satin de Chine blanc mais est garnie de bandes de satin jaune, et recouverte d'ancienne dentelle espagnole blanche. La garniture très originale se compose d'un grand volant remontant en arrière. Corsage ouvert en pointe.

Toilette de soirée No. 2.—La robe est en faille changeante rouge et bleue à petits semis dans les mêmes teintes, garnie de guipure noire et de cache-point. Le corsage est orné de bandes de satin rose recouvertes de guipures et de bandes de soie.

3. Nous vous donnons ici le modèle de cinq jolis abat-jours : Le No. 1 est en soie et crêpe brodé. Le No. 2 est pour une lampe de bibliothèque, de soie rouge cardinal et bordée de frange de métal recouverte de point tricoté. No. 3 est si facile à faire que les doigts les moins habitués peuvent le confectionner ; il est en soie jaune très pâle, et le ruché du bas en dentelle de même couleur. No. 4 est le genre pagode, spécial aux petites lampes. No. 5 pour la table à diner.

Ce qu'il y a de bizarre c'est ce mélange de plusieurs styles anciens qui se voit dans une même toilette.



On prend à chaque époque ce qu'elle a de bien, et tout réuni forme un ensemble merveilleux et d'un goût très parisien.

Le genre Empire n'est en ce moment que le point de départ. Aussi est-il bien difficile de pronostiquer ce que pourront bien être nos modes de demain. J'ai déjà signalé la réapparition probable des *tuniques* : la seconde jupe qui se porte un peu en est l'indice. La robe *Princesse* revient aussi, et assez à propos, puisqu'elle demande, pour être élégante, l'emploi des épaisses soieries, des velours brochés, si à la mode en ce moment. Mais aucune robe n'est d'une portée plus difficile, la correction de ses lignes ne permettant l'adjonction d'aucun artifice, d'aucune garniture capable d'atténuer les tailles un peu plates, trop longues ou trop courtes ; seules, les femmes absolument bien faites pourront adopter la robe *Princesse* avec succès ; c'est pourquoi je ne crois pas que cette forme obtienne une très grande vogue. Pour les chapeaux, la saison bat son plein, et les genres sont très différents.

Voici d'abord le grand chapeau Rembrandt très relevé, garni d'*amazonne* et de touffes de plumes d'autruche ; ce genre sied très bien aux physionomies un peu allongées.

Puis, comme chapeau moyen, le canotier en ve-

lours ou en feutre garni d'une draperie de velours clair passée dans une grosse boucle, et de choux également en velours, posés sur le côté, et surmontés d'une épaisse aigrette ou de plumes-couteaux sablés de jais.

La toque se porte beaucoup garnie de queues de zibeline avec ou sans les têtes, et petits choux (on en met partout), toujours en velours, pensée claire ou bleu turquoise. J'ai vu l'autre jour une exquisite petite capote tout en gros cabochons de jais noir et perles d'or, uniquement garnie d'une touffe de velours rose chiffonnée en chou, d'où émergeait une aigrette noire.

Je parlais tout à l'heure des grandes boucles que l'on voit tant dans les chapeaux : je ne conseille pas beaucoup leur emploi, bien que jolies, cette fantaisie menaçant de devenir sous peu très commune et par conséquent mal portée.

Une nouveauté plus récente consiste à les porter au col des robes, passée dans une draperie de velours ou un simple ruban : c'est d'un très joli effet ; il se fait de ces boucles en acier, en jais et en strass.



La femme de fer.

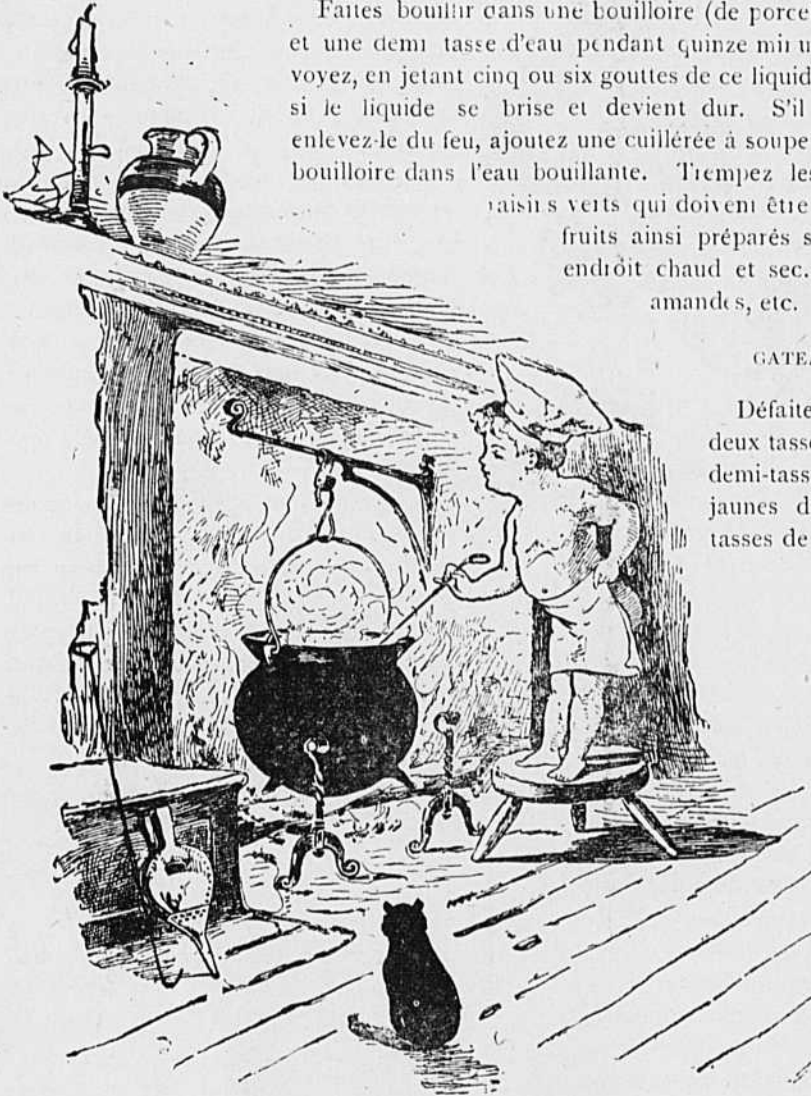
SOLUTIONS DU No. XII.—Ré-elle, Re-monte, Ré-glisse, Re-chute.

No. XIII.—Quelle est la différence entre la France et une pomme ?

CUISINE

MANIÈRE DE GLACER LES FRUITS OU LES NOIX.

Faites bouillir dans une bouilloire (de porcelaine), 1 lb. de sucre granulé et une demi tasse d'eau pendant quinze minutes. Au bout de ce temps, voyez, en jetant cinq ou six gouttes de ce liquide dans un verre d'eau froide, si le liquide se brise et devient dur. S'il est dur sans être collant, enlevez-le du feu, ajoutez une cuillerée à soupe de jus de citron et mettez la bouilloire dans l'eau bouillante. Trempez les tranches d'oranges ou les raisins verts qui doivent être très secs d'abord, laissez les fruits ainsi préparés sur du papier huilé dans un endroit chaud et sec. Faites de même pour les amandes, etc.



GATEAU DE NOEL AUX NOIX.

Défaites en crème et mêlez bien deux tasses de sucre en poudre et une demi-tasse de beurre. Ajoutez trois jaunes d'œufs, 1 tasse de lait, trois tasses de farine et trois cuillerées à thé de poudre allemande. Ajoutez aux trois blancs d'œufs bien battus, 1 tasse de noix pelées et hachées, mêlez avec le reste, et faites cuire dans de petits moules.

BON-BON AUX NOIX ET AU CAFÉ.

Faites bouillir sans tourner, 1 tasse de café fort et deux tasses de sucre jusqu'à ce que le liquide soit assez épais pour faire des fils. Mettez alors le chaudron dans de l'eau froide

et battez rapidement le mélange. Mêlez-y une tasse de noix hachées, et versez dans une lèchefrite de fer-blanc chaude, et coupez en morceaux carrés.

HOP-FROG

Edgar Poé est un célèbre poète et romancier américain, renommé surtout pour ses contes fantastiques. Il vécut de 1809 à 1849.

Personne, à mon avis, n'eut plus de gaieté, ne fut plus facétieux que cet excellent roi. Il n'aimait que les farces. Le meilleur moyen d'obtenir sa faveur était de lui raconter une histoire, dans le genre bouffon. Aussi, ses sept ministres étaient-ils remarquables par leurs talents de farceurs : modelés sur le patron royal, ils avaient la forte cupole et la bouffonnerie facile de leur maître.

Je n'ai jamais pu trancher cette question : les gens engraisent-ils par la farce, ou y a-t-il dans la graisse quelque chose qui prédispose à la farce ? Assurément, un farceur maigre est un oiseau rare.

Le roi ne tenait pas aux subtilités, aux délicatesses de l'esprit. Il admirait la facétie dans toute sa largeur et dans toute sa longueur. Le Gargantua de Rabelais l'aurait emporté à ses yeux sur le Zadig de Voltaire ; enfin, les plaisanteries en action le ravissaient, encore bien mieux que les plaisanteries en paroles.

Au moment où se passe cette histoire, le métier de bouffon de cour n'était pas encore démodé. Quelques monarques avaient conservé leurs fous, sortes d'histriens coiffés de bonnets à sonnettes, toujours prêts à payer en bons mots les miettes de la table royale.

Notre roi avait donc son fou. Il éprouvait un besoin de folie pour oublier la lourde sagesse de ses sept ministres. Pourtant, son bouffon de profession n'était pas simplement un fou ; c'était un fou rare, un fou nain et boiteux. Les nains étaient aussi connus que les fous, à cette époque, où plus d'un monarque aurait trouvé le temps bien long sans un bouffon pour le faire rire et un nain pour rire à ses dépens.

Mais, dans quatre-vingts cas sur cent, les bouffons sont gras, ronds et lourds ; aussi notre roi était-il très fier d'avoir, à son service, Hop-Frog (1). Hop-Frog n'était pas le vrai nom du bouffon ; il avait été baptisé de la sorte par les sept ministres, en raison de ce qu'il ne marchait pas comme les autres hommes. Dans le fait, Hop-Frog ne pouvait se mouvoir que par sauts et tortillements, ce qui causait au roi un divertissement perpétuel. Pour compenser cette infirmité des jambes, la nature avait doué Hop-Frog d'une puissance musculaire prodigieuse. Ses bras étaient d'acier, ce qui le rendait d'une agilité surprenante quand il s'agissait de grimper à un arbre ou à une corde.

Je ne vous dirai pas la nationalité d'Hop-Frog. Sans doute, venait-il d'une nation barbare, inconnue, très éloignée de la cour de notre roi. Lui, et une jeune fille presque aussi naïve, mais admirablement faite et très bonne danseuse, avaient été enlevés à leurs foyers respectifs et envoyés en cadeau au roi par un de ses généraux victorieux — ce qui expliquait l'étroite intimité des deux petits captifs, devenus très vite de grands amis. Hop-Frog, très impopulaire malgré ses bouffonneries, ne pouvait pas rendre à Tripetta de grands services ; mais elle, par sa grâce et son exquise beauté, jouissait de l'admiration universelle. Elle avait donc beaucoup d'influence, et en usait, à toute occasion, au profit de son cher Hop-Frog.

Un jour, le roi résolut, dans je ne sais plus quelle occasion solennelle, de donner un bal masqué. Chaque fois qu'une mascarade ou tout autre divertissement de ce genre avait lieu à la cour, Hop-Frog et Tripetta en étaient les héros par leurs talents divers. Hop-Frog surtout, dont l'imagination merveilleuse créait des décorations et des travestissements innombrables, était indispensable.

La nuit de la fête était arrivée. On avait disposé, sous l'œil de Tripetta, une salle de bal éblouissante ; la cour entière était dans la fièvre de l'attente. Chacun avait choisi son costume et son rôle — beaucoup même s'y étaient pris quinze jours ou un mois à l'avance ; seul, le roi et ses

sept ministres restaient encore indécis. J'ignore la cause de leurs hésitations ; sans doute d'aussi lourds personnages ne brillaient pas par l'invention. En attendant, le temps passait ; on envoya donc, comme dernière ressource, chercher Hop-Frog et Tripetta.

Quand les deux petits amis parurent devant le roi, ils le trouvèrent à table, buvant royalement du vin avec ses sept ministres, mais, malgré cela, de fort méchante humeur. Le monarque savait que Hop-Frog avait horreur du vin qui l'excitait jusqu'à la folie ; il ne trouva donc rien de mieux que de débiter par une plaisanterie, en forçant son bouffon à boire.

— Viens près de moi, Hop-Frog, lui dit-il, et bois moi cette rasade à la santé de vos amis absents ! Ici Hop-Frog poussa un long soupir. Cela te rendra drôle, mon garçon ! Il nous faut des types, des caractères, quelque chose de nouveau et de fantastique. Surtout, évite la banalité ! Allons ! bois un coup ! le vin te donnera du génie.

Comme d'habitude, Hop-Frog voulut répondre par un bon mot aux politesses du roi ; mais l'effort fut trop grand. C'était précisément le jour de naissance du pauvre bouffon ; aussi les larmes jaillirent-elles de ses yeux, à l'ordre de boire à ses amis absents. Tandis qu'il recevait piteusement la coupe des mains de son tyran, ses yeux s'emplirent de larmes qui se mêlèrent au vin en gouttes amères.

— Ha ! ha ! rugit le roi, comme le nain achevait la coupe, tu vois l'effet d'un verre de bon vin ! Déjà tes yeux pétillent.

Pauvre bouffon ! ses yeux étincelaient en effet, car le vin avait une action puissante et immédiate sur son cerveau. Il replaça nerveusement le gobelet sur la table, promena autour de lui un regard de fou. Tous paraissaient ravis de la plaisanterie royale.

— Maintenant, au travail ! fit le premier ministre, un homme très gros.

C'est cela ! approuva le roi. Allons ! Hop-Frog, éclaire-nous de tes lumières. Des types, mon garçon ! sers-nous des types, des caractères ! Nous en avons tous besoin de caractère... ha ! ha ! ha !

Sur ce prétendu bon mot, les sept ministres se mirent à rire. Hop-Frog rit aussi ; mais d'un rire pâle et distraît.

— Allons ! Allons ! fit le roi... Dépêche-toi de trouver quelque chose.

— Je tâche de trouver quelque chose de nouveau, répondit le nain tout rêveur, — car le vin l'égarait.

— Tu tâches... ! hurla le roi. Que signifie ce mot ? Ah ! tu nous boudes ! et il te faut encore du vin. Eh bien, avale-moi ça !

Et il lui tendit une nouvelle coupe pleine, sans pitié pour ses grimaces effarées.

— Bois ! te dis-je... ou par tous les diables...

Le nain recula, les courtisans souriaient mé-

(1) En anglais, Saute-Grenouille.

chamment, le roi devenait pourpre de rage. Alors, pâle comme une morte, Tripetta s'avança jusqu'au fauteuil du tyran et le supplia d'épargner Hop-Frog.

Stupéfait d'une telle audace, le roi la regarda quelques minutes. Il ne savait comment exprimer sa violente indignation. Puis, sans prononcer une parole, il la repoussa cruellement en lui jetant au visage le contenu de la coupe débordante.

La pauvre petite se releva comme elle put, et reprit sa place au pied de la table, n'osant même pas soupirer.

Un silence de mort régna quelques minutes ; on aurait entendu tomber une feuille, une plume. Puis, un grincement sourd, mais rauque et prolongé, sembla partir tout d'un coup de tous les coins de la chambre.

Furieux, le roi se retourna vers le nain en lui demandant pourquoi il faisait ce bruit. Ce dernier semblait dégrisé, et regardant fixement mais tranquillement le roi, il s'écria :

— Moi ! comment pourrait-ce être moi ! Un des courtisans fit remarquer que le son paraissait venir du dehors, et que c'était sans doute le perroquet de la fenêtre qui aiguisait son bec au barreau de sa cage.

— C'est vrai ! murmura le monarque. Pourtant j'aurais juré que c'était le grincement de dents de ce misérable.

Le nain se mit à rire — le roi était trop grand farceur pour se formaliser d'un rire — Il montra une formidable et puissante rangée de dents. De plus, il déclara qu'il était prêt à boire tout le vin qu'on voudrait, et, après une copieuse rasade, il se mit à expliquer le plan de la mascarade :

— Je ne puis vous dire, fit-il, comment m'est venue cette association d'idées ; mais, juste après que votre Majesté eût frappé Tripetta, en lui jetant du vin à la face, et tandis que le perroquet criait à la fenêtre, j'ai conçu un divertissement merveilleux. C'est un jeu qu'en mon pays nous introduisons souvent dans les mascarades, mais qu'on ignore absolument ici. Malheureusement, il faudrait être huit...

— Nous sommes précisément huit, s'écria le roi, moi et mes sept ministres. Explique-nous le divertissement.

— Cela s'appelle, dit Hop-Frog, les Huit Orangs-Outangs Enchaînés — et c'est vraiment un jeu fort drôle, quand on l'exécute adroitement.

— Nous l'exécuterons ! fit le roi enchanté.

— Le drôle du jeu, poursuivit Hop-Frog, c'est qu'il est la terreur des femmes...

— Parfait ! clamèrent en chœur le monarque et ses ministres.

— C'est moi-même qui vous habillerai en orangs-outangs, ajouta le nain. Fiez-vous à moi : je garantis la ressemblance. Tous les invités vous prendront pour des animaux véritables ! Jugez de leur effroi !

— Charmant ! fit le roi. Nous ferons de toi un homme, Hop-Frog !

— Le tintement des chaînes augmentera le désordre. On vous supposera échappés à vos gardiens. Quel effet que celui, produit dans un bal par huit orangs-outangs enchaînés, faisant irruption, avec des cris sauvages, au milieu d'une foule brillante et parée !

— Voilà qui est convenu ! dit le roi en se levant vivement avec ses ministres, pour exécuter le projet de Hop-Frog ; car l'heure pressait.

Le bouffon les travestit en orangs-outangs d'une façon très sommaire, mais suffisante. Les animaux de cette espèce étaient rares alors dans les pays civilisés ; on pouvait donc être pris à la ressemblance, indiquée par Hop-Frog. Le roi et ses ministres furent introduits dans des chemises et des caleçons collants qu'on enduisit de goudron. Un des ministres suggéra l'idée de plumes ; mais Hop-Frog n'en voulut pas, et n'eut pas de peine à persuader aux huit personnages que le lin représentait bien mieux le poil de l'orang-outang. On en étala donc une couche épaisse par-dessus la couche de goudron. Puis, on se procura une longue chaîne qu'on passa autour de la taille du roi et de ses sept ministres ; enchaînés de la sorte, en s'écartant les uns des autres aussi loin que possible, ils formaient un cercle.

La grande salle du bal était une très haute pièce circulaire où la lumière du soleil pénétrait par une fenêtre unique au plafond ; la nuit, elle était surtout éclairée par un immense lustre, suspendu par une chaîne, s'élevant ou s'abaissant au moyen d'un simple contre-poids qui, pour ne pas nuire à l'élégance décorative, passait en dehors de la coupole et par-dessus le toit.

Tripetta avait été chargée de l'ornementation de cette salle ; mais Hop-Frog l'avait aidée dans l'arrangement de certains détails. Ainsi, d'après son conseil, on avait enlevé le lustre, de peur que l'écoulement de la cire, produit par une atmosphère aussi chaude, ne gâtât les toilettes des invités, trop nombreux et trop pressés pour pouvoir éviter le centre de la salle où pendait le lustre. On y suppléa par des candélabres, allumés un peu partout, et l'on plaça un flambeau parfumé dans la main droite des cinquante ou soixante cariatides qui décoraient les murs.

Suivant l'ordre de Hop-Frog, les huit orangs-outangs ne firent leur entrée qu'à minuit, au milieu de la foule des masques. Au dernier coup de l'horloge, ils se précipitèrent comme une trombe, trébuchant et roulant au milieu de leur chaîne. L'effet fut prodigieux, et charma le cœur du roi. La plupart des invités crurent fermement que ces huit êtres féroces étaient de véritables bêtes, sinon des orangs-outangs ; quelques femmes s'évanouirent — et le roi et ses ministres auraient pu payer cher leur plaisanterie, si défense n'avait été faite de venir au bal avec des armes. On se précipita

vers les portes ; mais on les avait fermées après l'entrée du roi qui en avait gardé les clefs sur lui.

Tandis que la panique était à son comble et que chacun ne pensait qu'à son propre salut, on aurait pu voir la chaîne qui servait à pendre le lustre, et qui avait été également retirée, descendre du cintre, jusqu'à ce que le crochet de son extrémité fut à trois pieds du sol.

Au même instant, le roi et ses sept amis, après avoir parcouru la salle en divers sens, se trouvèrent enfin au centre, sous la chaîne. Tandis qu'ils étaient là, le nain, qui ne les avait pas quittés, se saisit de leur chaîne par le milieu entre les deux groupes, et y ajusta rapidement le crochet du lustre. Alors, comme poussée pour un agent invisible, la chaîne remonta assez haut pour mettre le crochet à l'abri de toute portée, enlevant les oranges-outangs tous ensemble, face à face.

Moins alarmés déjà, les masques, qui commençaient à croire à une simple plaisanterie, poussèrent un immense éclat de rire.

— Gardez-les moi ! cria Hop-Frog de sa voix perçante, qui dominait le tumulte. Gardez-les moi ! je crois bien les connaître, et je vous dirai de suite qui ils sont.

Alors, il atteignit le mur, arracha un flambeau à l'une des cariatides, revint au centre de la salle, bondit avec l'agilité d'un singe sur la tête du roi, remonta quelque anneaux de la chaîne, et abaissa sa torche sur le groupe des oranges-outangs pour les mieux connaître.

Et tandis que la foule se tordait de rire, le bouffon poussa un sifflement aigu ; la chaîne remonta de trente pieds, balançant avec elle les oranges-outangs terrifiés, suspendus entre le châssis et le plancher. Hop-Frog, qui avait suivi le mouvement ascensionnel, rabattit de nouveau sa torche sur eux, comme s'il cherchait à découvrir qui ils pouvaient être. Puis, il poussa un grincement rauque, semblable à celui qui avait ému déjà le roi, quand il avait jeté le vin au visage de Tripetta. Ce n'était pas le perroquet, cette fois, c'était bien le nain qui hurlait ainsi, les dents serrées comme s'il broyait de l'écumé, les yeux étincelants de rage.

— Ah ! ah ! fit-il, je commence à voir qui sont ces gens-là !

Sous prétexte d'examiner de plus près le roi, il approcha le flambeau du vêtement de lin de son maître, qui se fondit immédiatement en une nappe de flammes éclatantes. En quelques secondes, les huit oranges-outangs flambaient furieusement, au milieu des cris d'horreur de la foule, impuissante à leur porter secours.

Puis, les flammes contraignirent Hop-Frog à grimper hors de leur atteinte, plus haut sur sa chaîne. C'est alors que, dans le grand silence de l'épouvante générale, il prit la parole :

— Je vois distinctement, maintenant, quels sont ces masques, dit-il. Je vois un roi et sept ministres, un roi qui ose frapper une fille sans dé-

fense, et ses sept conseillers, qui sourient de son infamie. Je ne suis, moi, que Hop-Frog, le bouffon, et voici ma dernière bouffonnerie !...

L'œuvre de vengeance était déjà accomplie, grâce à l'excessive combustibilité du chanvre et du goudron ; les huit cadavres n'étaient plus qu'une masse fétide et hideuse. Hop-Frog lança sa torche sur eux, remonta sa chaîne et disparut par le plafond vitré.

On croit que Tripetta, en embuscade sur le toit, avait aidé son ami dans son épouvantable vengeance et qu'elle s'enfuit avec lui.

On ne les revit jamais.

Edgar Poë.

Les manufacturiers de vieille réputation, ceux-là même qui ont fabriqué et amélioré constamment depuis bien des années, ont rarement obtenu des témoignages comme ceux qui sont écrits ci-bas. Et lorsque ces témoignages sont donnés pour louer le *premier* instrument produit par une jeune manufacture, comme dans le cas présent, le fait devient sans précédent dans les annales de l'industrie des pianos, et en même temps la preuve la plus grande des succès déjà remportés.

Albani

WINDSOR HOTEL, 31 janv. 1892.

M. L. E. N. PRATTE,

Montréal.

Monsieur,

Le piano que vous avez eu l'extrême obligeance de m'envoyer durant mon séjour à Montréal est excellent sous tous les rapports, et m'a donné entière satisfaction. Je vous en félicite.

Veillez agréer avec mes remerciements mes saluts distingués.

EA. ALBANI GYF.

Edward Lloyd

MONTRÉAL, 9 juin 1892.

Mon cher monsieur Pratte,

Avant mon départ pour l'Angleterre, je dois vous remercier pour l'excellent instrument dont je me suis servi pendant mon séjour à Montréal.

Comme fabricant de ce piano, l'instrument vous fait honneur. J'ai trouvé le son riche, plein et possédant ce "velouté" si apprécié des artistes. Quant à la touche, elle est tout ce que le musicien le plus exigeant puisse désirer.

Vos pianos sont certainement appelés à un grand succès auprès des artistes et des personnes à la recherche d'un piano de premier ordre.

Veillez agréer mes souhaits pour votre succès, et me croire,

Votre dévoué,

EDWARD LLOYD.

Le nouveau piano "Pratte"

Ce sera pour le public une heureuse révélation d'apprendre qu'il se fabrique aujourd'hui, à Montréal, un véritable piano d'artiste, qui a surpris tous les connaisseurs à qui il a été donné d'en faire l'essai ou de l'entendre. Jusqu'à présent, en Canada, quand on voulait un piano supérieur, on allait le chercher parmi les pianos américains ou européens, mais heureusement, à dater d'aujourd'hui, cet état de choses est changé, et on peut maintenant, grâce à l'esprit d'initiative de la maison L. E. N. Pratte, se procurer un instrument de fabrique canadienne pouvant rivaliser avantageusement avec les meilleurs pianos de l'étranger. L'apparition de ce nouveau piano a pris tout le monde par surprise, vu qu'il est arrivé tout à coup sur le marché sans que personne en eut eu connaissance auparavant.—En donnant naissance à cette nouvelle branche d'industrie, la maison Pratte, déjà connue si avantageusement du public, a montré une fois de plus qu'elle est toujours à la tête de tout mouvement progressif. Il peut sembler téméraire, à première vue, de dire que ces pianos, dès leur apparition, ont surpris les artistes par leur excellence et leur supériorité.

Pourtant, la raison en est bien simple. C'est que bien que ses pianos aient été en vente depuis un an seulement, M. Pratte y travaillait depuis plus de huit années. Au lieu de suivre la marche ordinaire et de commencer par faire un piano de moyenne qualité, qu'il aurait pu perfectionner ensuite, il a préféré ne faire connaître son instrument que lorsqu'il eut acquis la certitude qu'il était plus parfait que les autres. Par ce moyen, M. Pratte a évité le désavantage de voir les premiers pianos vendus nuire à la réputation de ceux fabriqués ensuite. Tout en travaillant à des expériences pendant des années, il a préféré briser les instruments qui ne répondaient pas à son idéal, plutôt que de sortir des pianos ne possédant pas les qualités voulues. De cette manière, les premiers pianos offerts en vente se sont trouvés être assez beaux et assez bons pour étonner les critiques et les meilleurs musiciens.

A part les qualités artistiques de premier ordre qu'on trouve dans le piano "Pratte," les améliorations dans le mécanisme et autres parties de la construction, améliorations qui ne se rencontrent dans aucun autre instrument, la manière dont il est construit le rend plus capable que tous les meilleurs pianos importés jusqu'à présent, de résister à la rigueur de notre climat.

L'étendue des affaires de la maison L. E. N. Pratte a aussi été d'un grand avantage pour la confection du nouveau piano, vu qu'on a pu profiter, pour les éviter, des défauts, remarquables dans les nombreux instruments neufs et vieux qui passent par cette maison.

Pour assurer davantage le succès de cette entreprise, M. Pratte s'est associé à ses deux frères, qui ont fait un apprentissage soigné dans les meilleures manufactures des Etats-Unis. Ces jeunes gens ont pris des leçons des meilleurs musiciens, et sont parfaitement au fait de ce qu'un artiste exige de la part d'un piano. De plus, l'un d'eux est un jeune homme de grand talent, qui, à une nature d'artiste, joint une espèce de passion et de culte pour la mécanique.

Comme nous le disions en commençant, le piano "Pratte" est un véritable piano d'artiste. Le nombre en est limité, et dès la première année il y a eu beaucoup plus de commandes qu'on a été capable d'en fabriquer.

C'est l'intention d'augmenter le nombre des instruments à l'automne, mais cependant ce nombre restera toujours limité. La devise de la maison est de s'attacher à la qualité plutôt qu'à la quantité. Chaque piano est fait avec le même soin que si c'était sur commande, au lieu de les fabriquer par centaines, comme dans d'autres manufactures. Cette méthode permet de soigner beaucoup plus le travail, et par conséquent de donner plus entière satisfaction aux acheteurs.

La maison Pratte ne reculant devant aucune dépense, quand une amélioration de quelque valeur pourra être introduite, on pourra aussi être certain que cette amélioration se trouve dans le piano "Pratte," où la qualité prime toute autre considération.

Il est bon de remarquer qu'il n'y a qu'un seul format et qu'une seule qualité de piano "Pratte." La seule différence est dans les bois, qui tous sont de couleur naturelle et les plus beaux qu'il soit possible de se procurer. Ces bois viennent pour la plupart des pays exotiques.

Avant de terminer cet article, disons un mot des résultats artistiques obtenus jusqu'à ce jour par le piano "Pratte."

Albani, la célèbre prima donna, et *Edward Lloyd*, le plus grand ténor Anglais, se sont servis tous deux du premier piano sorti de la manufacture Pratte, et tous deux en ont fait de grands éloges. Il a été aussi le verdict de l'élite des artistes de Montréal, dont plusieurs ont acheté un de ces instruments pour leur usage personnel. Il est donc évident que la maison Pratte, en se lançant dans cette entreprise, a eu en vue, non pas tout un but commercial que de se faire un nom et prouver qu'ici, à Montréal, on peut faire aussi bien sinon mieux qu'à l'étranger.

Comme preuve de leur confiance dans la supériorité de leurs pianos, les MM. Pratte invitent tout le monde, et spécialement les artistes les plus difficiles, à venir visiter leur établissement, au No. 1676 rue Notre Dame, où ils pourront voir les pianos en voie de construction et seront aussi en état de juger par eux-mêmes.